passeurs de *mémoire*

Patrimoine des Alpes-Maritimes :
entre Var et Paillon

CONSEIL GÉNÉRAL
ALPES-MARITIMES

Des gravures rupestres de la préhistoire à l'architecture contemporaine, le département des Alpes-Maritimes possède un exceptionnel héritage culturel qui plonge ses racines à l'aube de l'humanité. Source d'une légitime fierté, il constitue un socle de mémoire et de vie pour bâtir le futur et il nous appartient de le restaurer, de le protéger et de le valoriser.

C'est le respect pour les hommes qui ont édifié ce patrimoine et nous l'ont légué qui inspire la forte politique d'aide à la restauration du patrimoine du Conseil général.

C'est le souhait de faire connaître des trésors, parfois peu connus, souvent nichés au cœur de ces vallées qui ont développé, au fil des siècles, une forte identité, une économie de labeur, une culture raffinée, qui a conduit le Conseil général à créer la série **« Passeurs de mémoire ».**

C'est la volonté de transmettre aux jeunes générations leurs racines et de dévoiler à nos visiteurs et à tous les Azuréens la richesse de notre histoire locale qui ont présidé à la rédaction de ces brochures.

Elles permettront de remonter le temps et de découvrir des monuments remarquables, qu'ils relèvent du patrimoine religieux, urbain, technique ou rural.

Celle présentant le patrimoine entre Var et Paillon en est une illustration.

Témoignages de la foi chrétienne qui animait nos anciens, empreintes d'une économie rurale séculaire, symboles de la vie communale, autant de *passeurs de mémoire* que vous découvrirez avec étonnement, émotion et plaisir au cours de vos promenades entre Var et Paillon.

Le Président du Conseil général des Alpes-Maritimes

Entre Var et Paillon, cette édition des **« Passeurs de mémoire »** révèle au visiteur huit villages au patrimoine exceptionnel. Du mont Chauve au mont Férion, des Préalpes niçoises aux rives du Var, tout au long des vallons et des routes sinueuses, ce ne sont que villages perchés, sites exceptionnels, belvédères naturels, chapelles et églises aux architectures médiévales ou baroques, châteaux-forts hors d'atteinte, moulins à huile et oliveraies réputés, fortifications inexpugnables, ouvrages d'art audacieux...

Vous pourrez parcourir les ruines d'Aspremont-le-Vieux, faire une halte spirituelle, et gourmande, à l'abbaye Notre-Dame-de-la-Paix de Castagniers, retrouver la saveur citronnée et anisée de l'huile des cailletiers à Colomars, faire le tour du monde des papillons au musée d'Entomologie et d'Histoire naturelle de Tourrette-Levens, découvrir un panorama unique de la vallée du Var depuis le belvédère de La Roquette-sur-Var, pénétrer dans l'église de Saint-Antoine-de-Siga, petit joyau baroque sur la commune de Levens, partir à l'assaut du château de Saint-Blaise, être gagné par l'émotion devant le monument aux morts de la Grande Guerre de Saint-Martin-du-Var...

C'est à la découverte de ce territoire préservé que je vous convie au fil de ces pages.

Docteur Alain Frère,
Vice-Président du Conseil général des Alpes-Maritimes,
Maire de Tourrette-Levens

Levens • p. 7

Tourrette-Levens • p. 53

La Roquette-sur-Var • p. 83

Saint-Martin-du-Var • p. 105

Saint-Blaise • p. 121

Aspremont • p. 141

Castagniers • p. 161

Colomars • p. 175

Levens

LEVENS

Au cœur des Préalpes niçoises, les 2 985 ha du territoire de Levens sont délimités, à l'est, par la ligne de crête du mont Férion (1 414 m d'altitude), au nord, par la vallée de la Vésubie et son confluent avec le Var. C'est un espace de transition à l'altitude moyenne, entre les collines niçoises et la moyenne montagne. L'origine du nom de Levens est difficile à préciser. L'occupation humaine est attestée dans la préhistoire et l'Antiquité par la découverte de plusieurs sites d'enceintes de pierres sèches, et de stèles et d'inscriptions romaines. À la fin du XI^e^ siècle, un habitat fortifié dénommé « Leven » est mentionné. Son château était situé sur le sommet qui domine le village actuel. Un village le rejoignit à ses pieds. Une première église paroissiale, dédiée à la Vierge, est également mentionnée à la fin du XI^e^ siècle, partiellement conservée sous le nom de Notre-Dame-des-Prés, au quartier de la Madone, à 1 500 mètres du village actuel. Une seconde église paroissiale, à l'emplacement de l'église actuelle, est connue en 1286 comme dédiée à saint Antonin. L'agglomération de Levens s'est agrandie en plusieurs étapes : à la fin du Moyen Âge, au début de l'époque moderne englobant le château auparavant isolé, à la fin de l'époque moderne et enfin au XIX^e^ siècle. Plusieurs hameaux se sont développés depuis le XVIII^e^ ou le XIX^e^ siècle : les Traverses, Sainte-Claire, Saint-Antoine-de-Siga et Plan-du-Var. Jusqu'au début du XX^e^ siècle, la population tirait l'essentiel de ses revenus de l'agriculture et de l'élevage. Ces activités étaient cependant limitées par la rareté de l'eau qui n'arriva en abondance qu'en 1949 grâce à la mise en place de l'usine de pompage de Polonia qui élevait jusqu'au village l'eau prélevée dans le canal de la Vésubie. Au début du XX^e^ siècle, la commune connut un développement touristique provoqué par l'arrivée du tramway, en 1908, ce qui valut à Levens d'être appelée le « Longchamp alpin ».

Église paroissiale Notre-Dame et Saint-Antonin-d'Apamée

Église paroissiale Notre-Dame et Saint-Antonin-d'Apamée, début XVIe-début XXe siècle

L'existence de l'église Saint-Antonin est attestée avant la fin du XIIIe siècle. Dans le chartrier de l'abbaye de Saint-Pons, les chartes des 13 avril 1285, 7 mars 1286 et 10 décembre 1334 précisent l'appartenance du prieuré de Saint-Antonin de Levens et de son église au chapitre cathédral de Sainte-Marie-du-Château de Nice. Ce premier édifice, dont rien ne subsiste, était placé au sommet de l'agglomération. L'édifice actuel peut être situé dans la période de reconstruction d'églises qui a marqué la seconde moitié du XVe siècle et la première moitié du XVIe siècle. La façade actuelle ne date que de 1904 lorsque, à la suite du tremblement de terre de 1887, on décida d'exhausser le clocher et de refaire la façade en pierre calcaire de La Turbie, dans un style pseudo-roman. Le linteau du portail précédent, démonté, est déposé face à l'église où il repose toujours. On peut y lire l'inscription : *« D.(eo) O.(ptimo)/B.(eate) V.(irginae) MARIAE AC D(ivo) ANTONINO M(artiro) TITULARI(s)/LAUS HONOR ET GLORIA »*. Les auteurs de la fin du XIXe et du début du XXe siècle s'accordent pour rappeler qu'avant ces travaux, la date de 1510 figurait sur le portail latéral de droite.

L'intérieur de l'église paroissiale Notre-Dame-et-Saint-Antonin-d'Apamée

L'intérieur de l'église paroissiale Notre-Dame-et-Saint-Antonin-d'Apamée

L'église actuelle est caractéristique du gothique tardif de nos régions. Elle présente un plan strictement basilical de trois nefs séparées de colonnes cylindriques à chapiteaux et bases sculptées. La première colonne à droite vers le chœur porte la date de 1674 sculptée en réserve dans une cuvette. Ces supports reposent sur des bases cantonnées de têtes anthropomorphes. Les nefs comptent trois travées, prolongées d'une travée de chœur. Lors de la transformation de la façade, on a rajouté au sud une demi-travée. Dans le collatéral gauche, du côté nord, cette demi-travée est entièrement occupée par la base du clocher.
À sa construction, l'église devait être dotée d'une charpente apparente. En 1674, la nef centrale et le chœur furent couverts d'une voûte en berceau plein cintre à pénétrations ouvrant sur des baies hautes ; celles de l'ouest, feintes, sont figurées par des peintures en trompe-l'œil. Les collatéraux ont reçu des voûtes d'arêtes. Les autels sont plaqués sur les murs gouttereaux. Leurs retables de stucs et gypseries ne semblent pas antérieurs au début du XIX^{e} siècle. Présentant des structures et des décors identiques, ils semblent issus d'une même campagne de restauration. Ils conservent néanmoins un style baroque teinté de néo-classicisme et enserrent des toiles généralement plus anciennes.

Base de colonne à têtes anthropomorphes

Autel de Saint-Antonin

Le chevet et son retable baroque

Le chevet et son retable baroque, 1594-1779

Le chevet, plat, est entièrement occupé par un monumental retable baroque de stucs et gypseries. Il enserre une œuvre plus ancienne constituée de boiseries et panneaux peints. Celle-ci est dédiée au titulaire de l'église, saint Antonin d'Apamée, ville de Syrie sur l'Oronte, où il aurait été martyrisé. Dans le registre principal, les saints Antonin et Jean l'Évangéliste encadrent une niche moderne abritant la Vierge du « Vœu trentenaire de Levens ». Dans la prédelle se succèdent la prédication du saint, son martyre en deux parties et le miracle de la barque aux deux aigles blancs ; sur les socles des pilastres et colonnes du retable figurent les évangélistes et les saints Pancrace et Dominique.
Au centre, une longue inscription précise que cette œuvre a été réalisée sous le rectorat du prieur Régis Octobon, le 1er février 1594. Ce retable entre dans le contexte de polyptyques très tardifs qui prolongent la tradition des primitifs des Alpes méridionales. Par rapprochement, on pourrait l'attribuer à Guillaume Planeta qui a réalisé les polyptyques de Saint-Sauveur-sur-Tinée (1583) et de Saint-Dalmas-Valdeblore (1584). En 1779 (date figurant au revers de la barrière de chœur), un retable baroque vint occuper l'ensemble du chevet en y insérant les vestiges de celui de 1594.

Monument aux morts

Le quartier de la Colline *(La Couola)* et le monument aux morts, 1920

C'est le point culminant du village à 600 m d'altitude.
Un panorama à 360° permet d'apercevoir les gorges de la Vésubie, le canal de la Vésubie, le mont Vial, la Madone d'Utelle, le Mercantour, le mont Férion et le Cap d'Antibes.
En 1920, on y éleva le monument aux morts à la gloire des 52 *Levensan* morts pendant la Grande Guerre.
Cette réalisation remarquable se détachant sur fond de montagnes comprend une colonne de pierre sommée d'un empilement de grenades et ornée d'un médaillon figurant la France victorieuse, réalisé par le statuaire Maubert. Les différents conflits que notre pays a traversés y sont également commémorés. Une sculpture d'Emmanuel Augier invite le passant à se souvenir des souffrances endurées qui nous guident sur le chemin de la fraternité.
C'est également sur la colline que se trouve la piscine de Levens, aménagée en 1952 à partir de ce qui était à l'origine un bassin d'irrigation et de lutte contre les incendies.
Avant son bombardement en 1944 on pouvait voir, au-dessus de l'église paroissiale, ce que les Levensois appelaient la *toùre*, qui était peut-être le donjon de l'ancien château, et dont il ne reste aujourd'hui que des vestiges.

La porte fortifiée et la maison du Portal

Les portes fortifiées et la maison du Portal

Levens possède de nombreux vestiges de ses fortifications, et notamment deux portes. Celle au départ de la rue Anfossi, qui monte à l'église, donnait accès à l'enceinte du château. Elle a aujourd'hui l'aspect d'un passage voûté et est inscrite au titre des Monuments historiques. Dans la rue Arthur-Malausséna, la porte dite du Portal fermait la ville basse.
Les Levensois désignaient la placette et toutes les ruelles environnantes par *Ar Pourtal* (aujourd'hui place Victor-Masseglia). Jusqu'en 1861 s'y trouvait l'hôtel de ville. La grande maison jouxtant le Portal date probablement de la fin du XVI^{e} siècle. Rachetée par la municipalité, elle est devenue la maison du Portal, accueillant des expositions de peintures et de sculptures, notamment celles de Jean-Pierre Augier qui, depuis l'ouverture du lieu en 1973, n'a cessé de se consacrer à son rayonnement.

Le Boutau

Le Boutau, place de la Liberté - *plassa de Sou Castel,* 1621

La pierre dite du Boutau tient une place importante dans l'histoire des Levensois car elle est le symbole de leur affranchissement du pouvoir seigneurial. En janvier 1621, Annibal de Grimaldi, seigneur le plus puissant du comté de Nice, fut condamné à mort, pour trahison, par le duc Charles-Emmanuel I^{er}.
À Levens, les habitants en profitèrent pour se révolter contre son cousin, César de Grimaldi, et obtinrent du duc l'abolition des droits féodaux et la destruction des remparts.
Scellé sur place en 1621, devant l'entrée de l'ancien château, le Boutau représente le ventre du seigneur chassé et déchu.
Tous les ans, les Levensois, au cours de leur fête patronale le 2 septembre, organisent une farandole ou « *brandi* ».
Après avoir parcouru les principales rues de la ville, les couples de danseurs vont poser le pied sur cette pierre. Signe de victoire, ce geste fait référence à l'interdiction de danser sur cette place que la famille Grimaldi avait imposée à la jeunesse levensoise.

Façade de la chapelle Sainte-Croix

Maître-autel et retable

Chapelle Sainte-Croix et du Gonfalon, dite *capèla blanca*, place de la République, 1775

En 1775, sur la *plassa Soutrana*, les Pénitents blancs firent construire ce bijou de l'art baroque finissant, en remplacement d'un édifice en mauvais état situé de l'autre côté de la place.
La nef unique est une ellipse couverte d'une voûte en calotte de même forme. Les extrémités de son axe majeur sont occupées par le portail d'accès et le chœur. Celui-ci est approfondi d'une abside semi-circulaire couverte d'un cul-de-four. Le chevet est entièrement occupé par un monumental retable de stucs qui mêle les intonations du rococo à celles du néo-classicisme. Cette évolution typique de la fin du XVIII^{e} siècle se retrouve dans la composition de la façade. Mouvementée par le gonflement de sa partie centrale, elle adopte l'ordre colossal pour ses supports.
La chapelle a été restaurée en 2004-2005.
Son mobilier est constitué de deux toiles et une sculpture : l'*Assomption* de Coriolan Malagavazzo, réalisée en 1587 par cet artiste de Crémone ; l'*Annonciation*, anonyme, à situer vers 1730-1750, qui est le tableau d'autel de l'ancienne chapelle (la confrérie est établie sous ce vocable) ; l'*Assomption*, groupe sculpté en bois polychrome qui sert aux processions, remarquable par sa prouesse technique d'avoir dressé la Vierge en appui sur un seul de ses pieds.

Façade de la chapelle Notre-Dame-de-la-Miséricorde

Maître-autel, retable et gisant

Chapelle Notre-Dame-de-la-Miséricorde-et-Saint-Jean-le-Décollé, placette Paul-Olivier, XVII^{e} siècle

La confrérie des Pénitents noirs, qui aurait été créée dans la première moitié du XVII^{e} siècle, a vraisemblablement fait édifier cette chapelle dans le deuxième tiers du XVII^{e} siècle.
La façade, plusieurs fois restaurée, est aujourd'hui revêtue d'un enduit ocre rose. Son portail est encadré de pilastres supportant une architrave et un fronton brisé s'ouvrant sur un oculus.
La nef présente un plan barlong, une voûte en berceau plein cintre surbaissé qui, avec ses trois paires de profondes pénétrations, suggère une division en trois travées. Le maître-autel est adossé au chevet plat. Un élégant retable, datable de la première moitié du XVIII^{e} siècle, en occupe toute la hauteur et enserre une toile où la Vierge à l'Enfant domine les saints Jean-Baptiste et Pons. Cette œuvre a été largement repeinte et assortie d'ajouts lors de sa dernière restauration. Le sarcophage de l'autel contient un gisant, élément important des anciennes processions de la Passion des Pénitents noirs. Le mobilier comprend plusieurs éléments remarquables : les stalles des confrères, très bien conservées, une Vierge de Miséricorde et un saint Jean-Baptiste en bois sculpté polychrome. La crypte, qui permettait à la confrérie de stocker des semences dans le cadre de prêts, abrite un musée d'art religieux.

Maison natale d'André Masséna

Fresques de Louis Dussour

La maison familiale d'André Masséna (1722) et les fresques de Louis Dussour (1957)

Né à Nice le 6 mai 1758, André Masséna passa son enfance dans la maison du 13 et 15 de la rue Masséna mais la famille possédait également une propriété au hameau de Saint-Antoine. Un écusson à sa mémoire a été apposé sur la façade. C'est une des plus grandes figures de l'armée napoléonienne. Habile tacticien des campagnes d'Italie, vainqueur à Zurich en 1799, maréchal de France en 1804, « l'Enfant chéri de la victoire » se distingue à Essling et Wagram en 1809. Dans le village, deux lieux rendent hommage au héros local. Dans le square André-Masséna, jouxtant la mairie, son buste fait face à celui du sénateur Joseph Raybaud, maire de 1929 à 1991. Dans la salle des mariages de l'hôtel de ville, des fresques retracent la jeunesse et les campagnes d'André Masséna. Elles ont été réalisées en 1957 par l'artiste Louis Dussour, alors directeur de l'école des Arts décoratifs de Nice, qui a également retracé, dans la salle du conseil municipal, l'annexion du comté de Nice à la France en 1793. Les couleurs vives et le style rappelant celui des images d'Epinal confèrent à ces fresques une étonnante qualité décorative.

Fontaine de la place de la République

Les fontaines du village, 1873

Au XIX^e siècle, Levens souffrait cruellement du manque d'eau. Des citernes recueillaient l'eau de pluie. La fontaine la plus proche se trouvait au pied du village, avec un débit bien insuffisant pour une population de 1 500 habitants, sans compter le bétail qu'il fallait abreuver. À certains moments de l'année, la municipalité devait recourir à un approvisionnement par charrettes.
À partir de 1864, on conçut un projet de captage de la source de Trébaussés, sur les pentes du mont Férion, à trois kilomètres du village. Les travaux furent achevés en janvier 1875.
Cinq fontaines alimentaient la partie haute du village, dont les principales étaient situées place de la Liberté et place de la République (celle-ci, monumentale, a été déplacée en 1931). Un canal de fuite recueillait le trop-plein des fontaines et permettait l'irrigation des jardins. En 1913, la municipalité souhaita renforcer l'alimentation, toujours très insuffisante, en captant la source des Sarces, également sur le Férion, et en installant 11 bornes fontaines dans le village. Ce projet ne fut réalisé que dans l'entre-deux-guerres. Créé sous l'impulsion de Joseph Raybaud, alors jeune conseiller général, un syndicat intercommunal permit d'approvisionner sans restriction l'ensemble de la commune après la deuxième guerre mondiale.

Moulin du Pont, dit Maurandi

Moulin de la coopérative oléicole de Levens

Moulin Maurandi, XVIII^e siècle

Levens a possédé pas moins de 17 moulins à huile et à farine, pour l'essentiel hydrauliques, dont neuf étaient communaux. Les archives en font mention dès le XV^e siècle. Ils se trouvaient sur les torrents du Riou, dans la clue sous le quartier des Traverses, du Péloubié (hameau de Sainte-Claire) et sur la Vésubie, en amont de Cros d'Utelle. Les moulins de la Clue du Riou sont mentionnés en 1621. En 1736, les *defici* y sont au nombre de quatre : Soubran, Soutran, Paraire, Brador. D'autres s'y ajoutèrent en 1774, de part et d'autre de la route, dont celui du pont, vendu par la commune aux enchères en 1867 à la famille Maurandi-Clerissi. Ce dernier, en activité jusqu'en 1940, est demeuré en parfait état.

Moulin de la coopérative oléicole de Levens, 1909

En 1905, entraînés par le maire de la commune, Maître Jean Giletta de Saint-Joseph, des producteurs réunis au sein d'une société coopérative oléicole décidèrent de créer au quartier du Pré-Neuf un moulin coopératif, à huile et à farine, fonctionnant à l'électricité. L'entreprise niçoise Giordan fut choisie pour réaliser la machinerie. Aujourd'hui, le moulin à huile a été entièrement reconstruit avec la mise en place d'une chaîne continue assurant le maintien d'une activité séculaire.

Oliveraie à Levens

Oliveraie

L'olivier a partout marqué les paysages et son feuillage orne les collines de ses reflets argentés. Jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle, l'huile d'olive était le principal produit d'exportation du comté de Nice. En 1701, la statistique agricole de Mellarède indique que Levens produisait 35 tonnes d'huile, seulement dépassé par Aspremont, Breil, Châteauneuf-de-Contes, Contes, Peille, Sospel et La Turbie. En 1890, environ 35 000 ha d'oliviers étaient encore cultivés dans les Alpes-Maritimes. C'est aujourd'hui le seul survivant de l'ancien système agricole qui associait vigne, céréales et olivier. En 2012, il y avait 350 000 oliviers dans les Alpes-Maritimes, cultivés jusqu'à une hauteur de 700 m d'altitude et appartenant à 95 % à la variété cailletier. 99 communes sur 163 relevaient de l'Appellation d'Origine Protégée *Olive de Nice*. L'oléiculture est en plein renouveau autour de Levens et on ne compte plus les oliveraies remises en état par leurs propriétaires qui peuvent ainsi produire huile, pâte d'olive et olives de table. La culture de l'olivier est également un enjeu touristique puisque l'Association Touristique du Canton de Levens a créé des circuits touristiques qui permettent de découvrir oliveraies et moulins à huile en fonctionnement.

Grand Pré

Grand Pré

Au sud du village, en arrivant de Tourrette-Levens, le Grand Pré étonne le visiteur par son aspect préservé. Réserve de foin à l'usage des Levensois pour nourrir leur bétail, le Grand Pré a vu se dérouler sur son sol de nombreux événements. Dans les années 1890, il servait de cadre aux grandes revues qui clôturaient les manœuvres militaires, manifestations prisées par la société niçoise en pleine période d'exaltation nationaliste. Avec l'arrivée du tramway, le Grand Pré se couvrait le dimanche des nappes étendues par les Niçois qui venaient y pique-niquer. Il servit aussi de champ de courses hippiques et de terrain d'aviation. Dans les années 1930, l'aviateur villefranchois Auguste Maïcon, un as de l'acrobatie aérienne, s'y posait très régulièrement pour y effectuer des démonstrations et le terrain fut utilisé par l'Aéro-club de Nice et de la Côte d'Azur puis par l'aviation militaire française en 1939 et 1940. Ce lieu d'exception continue d'accueillir chaque année des manifestations.

Chevet

Crypte

Église Sainte-Marie, dite de la Madone-des-Prés, XIe siècle

Cette ancienne église s'élève dans le vallon du Rio, au pied du mont Férion. Elle est mentionnée pour la première fois vers 1075, date d'une donation faite au monastère de Saint-Pons. En 1248, elle apparaît revêtue du titre de prieuré.
Vendue à la Révolution, l'église devint alors propriété privée. Bien qu'englobé dans des bâtiments modernes, l'édifice conserve d'imposants vestiges. À l'extérieur, le chevet appartient au premier art roman. Encadrée par deux absidioles, dont la sud est ruinée, l'abside a gardé son décor de bandes et de festons. Deux baies en plein cintre rappellent l'ordonnance du monument primitif. On remarque en dessous des baies éclairant une crypte.
La façade a disparu mais de nombreux éléments de la nef subsistent à l'intérieur, imbriqués dans les appartements.
L'abside et l'extrémité de la nef sont édifiées sur une crypte à demi enterrée, qui est demeurée presque intacte. La crypte forme un rectangle de 7,10 m de longueur sur 5,30 m de largeur divisé en trois vaisseaux par deux files de piliers archaïques. Ceux-ci sont couverts de voûtes d'arêtes. Une datation précise de l'édifice semble difficile mais l'historien Jacques Thirion situe sa construction dans le troisième quart du XIe siècle.

Chapelle Notre-Dame-des-Sept-Douleurs

Les chapelles rurales de Levens

Levens compte plusieurs chapelles rurales, pour la plupart privées, situées dans des hameaux ou isolées en pleine campagne. Sur l'ancienne route de Levens à Nice se trouve Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, au quartier des Traverses.
La chapelle Sainte-Claire, au hameau du même nom, est un sanctuaire privé adossé à la maison de ses propriétaires, la famille Peradotto. Elle fait l'objet d'un pèlerinage autour du 12 août. Sur la route de Levens à la Roquette, la chapelle Saint-Joseph, privée, fut construite par la famille Giletta en 1678 et elle n'a jamais cessé de lui appartenir depuis. Située à la limite de la commune de Saint-Blaise, la chapelle Sainte-Pétronille pourrait remonter au courant du XVII^{e} siècle et succéder à un édifice plus ancien. Elle a été restaurée entre 1996 et 2002 par les élèves du lycée professionnel du bâtiment Pierre-Sola de Nice et des stagiaires du Greta. Sainte-Pétronille est une protectrice des passages de rivières et de ponts.
La chapelle Saint-Michel est construite sur la crête du mont Férion, à 1 261 m d'altitude, et pourrait avoir une origine antique. Restaurée une première fois vers 1737 puis en 1938 avec une structure en béton, elle est entourée d'une belle forêt de cèdres datant du reboisement, à la fin du XIX^{e} siècle.

Chapelle Sainte-Claire

Chapelle Saint-Joseph

Chapelle Sainte-Pétronille

Chapelle Saint-Michel

Église Saint-Antoine

Le hameau de Saint-Antoine-de-Siga et son église, milieu XIX^e siècle

Le hameau se partage entre les communes de Levens et Saint-Blaise mais l'église est sur le territoire de la première. C'est M^gr Galvano, familier du quartier, qui fut à l'origine de la reconstruction d'un édifice plus ancien comme l'indique une plaque scellée en façade. La date de 1869 indique l'achèvement des travaux. La façade reprend l'ordre colossal adopté à Nice et dans le comté dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.
À l'intérieur, l'édifice offre plusieurs surprises. D'abord une nef de deux travées flanquée de collatéraux, d'une ampleur inattendue pour un édifice religieux d'un quartier rural. Le chœur est lui aussi exceptionnel : il se compose d'une courte travée et d'une abside sous une demi-calotte nervurée. On a cherché à produire un effet de théâtralité digne du baroque : son couvrement est plus élancé que celui de la nef et percé dans son centre d'un oculus, ce qui aboutit à une monumentalité baignée d'une lumière irisante.
Le chevet plat est percé de trois niches avec les statues de saint Antoine de Padoue, titulaire de l'église, et de saint Vincent, et au centre une toile, *Saint Joseph protégeant les Âmes du Purgatoire*.
Dans le clocher reconstruit en 1887 se trouvent trois cloches fondues pour les deux plus anciennes en 1856, la troisième datant de 1925.

Hameau de Plan-du-Var

Hameau de Plan-du-Var

Le développement du hameau date de la seconde moitié du XIXe siècle, avec la construction des routes de la Tinée et du Var à partir des années 1850, puis de la ligne Nice-Digne en 1892 qui lui valut d'être dotée d'une gare permettant le croisement des trains. L'industrialisation de la vallée du Var favorisa l'activité commerciale du hameau. Au début du XXe siècle, si Plan-du-Var possédait une école, il restait néanmoins dépourvu de lieu de culte. Ce dernier vit le jour le 23 juillet 1911 grâce à l'action de l'abbé Henri Chatain, originaire de l'Isère, qui finança la construction d'une église grâce à des dons complétés de ses propres deniers. Cet édifice ainsi que son mobilier sont caractéristiques du début du XXe siècle, avec une nef unique et deux chapelles latérales. Elle accueille en outre le monument aux morts de la Grande Guerre. Les deux cloches ont été fondues en 1912 par G. Paccard à Annecy. On doit au fondateur de l'église le culte de saint Henri empereur comme saint patron. Construit sur un cône d'éboulis provenant des parties supérieures de la montagne, le hameau de Plan-du-Var a été victime de deux éboulements dévastateurs, en 1925 et en 1963.

Façade de l'église Sainte-Anne

Chœur

Croisement d'autorails AMP 800 en gare de Plan-du-Var

Pont Durandy

Pont Durandy, 1922

C'est le premier pont entièrement en béton armé construit dans les Alpes-Maritimes. Franchissant la Vésubie, peu avant son confluent avec le Var, il permet le passage de la route Nice-Digne. En février 1919, on décida de remplacer un pont en maçonnerie partiellement détruit par une crue de la Vésubie en 1916 par un ouvrage en béton armé d'une seule arche de 96 m d'ouverture comportant un tablier à la fois suspendu à deux arcs supérieurs de forme parabolique et porté par des poutres horizontales. Le pont fut réalisé par la société Thorrand entre avril 1921 et mars 1922. Au moment de sa livraison, le pont Durandy détenait le record de France du plus grand pont en béton armé de ce type. Son nom rappelle l'œuvre réalisée par l'ingénieur Alexandre Durandy (1868-1921) en faveur du développement industriel de la vallée du Var. Bien que légèrement touché par les bombardements de 1944, le pont Durandy a échappé aux destructions de la deuxième guerre mondiale et n'a pas été modifié depuis sa construction. Cet ouvrage d'art exceptionnel, témoin important de l'histoire des ponts, a été entièrement rénové en 2011.

Tourrette-Levens

TOURRETTE-LEVENS

Le territoire de Tourrette-Levens s'étend sur 1 650 ha entre la ligne de crête qui culmine au mont Chauve à l'ouest et celle du Férion et du mont Macaron à l'est. La commune est centrée sur un bassin entaillé par les torrents de la Gabre et du Rio sec qui, en se rejoignant, forment la rivière Banquière. L'altitude maximale atteint 870 m à la cime de la Grau. La population se répartit entre le chef-lieu et plusieurs hameaux : les Moulins, Camp Soubran, Tra la Torre et Plan d'Arriou.

Le peuplement de la commune remonte à la préhistoire, au paléolithique, époque à laquelle les hommes de Cro-Magnon occupaient les grottes du Merle et de la Baume Périgaud, au sud de la commune. Au début de l'Antiquité, les Ligures aménagèrent plusieurs castellaras, sur le site du château et à la Colle Revel. L'époque romaine a laissé de nombreuses inscriptions qui révèlent une implantation importante et durable dont le plus bel exemple est la « pierre de Revel », pierre funéraire datée du I^er^ siècle. Au milieu du XI^e^ siècle, un habitat fortifié apparut sur le site entourant le château. Celui-ci était accompagné d'une église. Les habitations s'étageaient sur la pente qui sépare le château de l'agglomération actuelle. À partir de 1175, la puissante famille niçoise des Chabaud fut seigneur du lieu, dénommé au XII^e^ et au XIII^e^ siècles successivement Toretas, Torretis puis Turreta, diminutif du latin *turris*, la tour. Au début de l'époque moderne, l'habitat commença à se déplacer à l'emplacement actuel du village où une église fut construite au XVII^e^ siècle. Les Chabaud furent supplantés en 1697 par les Canubio, originaires du Piémont, qui garderont le château de Tourrette jusqu'en 1829. Un autre habitat fortifié est cité en 999 à la Colle de Revel, ou mont Revel, à 3 km au sud de Tourrette-Levens, où il subsiste encore des vestiges, plus de 1 000 ans après.

Église paroissiale Sainte-Rosalie

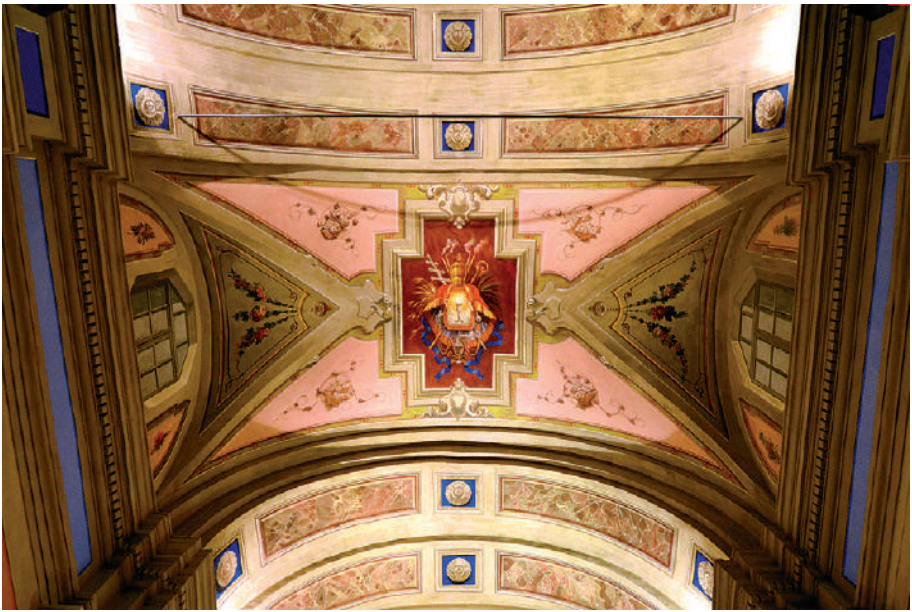
Église paroissiale Sainte-Rosalie

Jusqu'en 1661, la paroissiale de Tourrette était dédiée au saint Sauveur, titulature remplacée en 1661 par celle de Notre-Dame-de-l'Assomption fêtée le 15 août. La date de construction de cet édifice est inconnue mais sa structure suggère une reconstruction au XVI^{e} siècle, avec un bâtiment ne comprenant qu'une nef.
En 1722, on lui ajouta un collatéral au nord, comme l'indique la date du portail principal. Sept décennies plus tard le curé Maurice Doneudi la compléta d'un collatéral au sud qui recouvrit une partie du cimetière et s'accola au clocher. Ce dernier, peu élevé, fut exhaussé en 1846 et sa plate-forme curieusement ornée de boules aux angles et, sur un piédestal, d'une sphère sommée d'une croix. En 1895 il prit l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui, à peine modifié lors de la restauration de 2004. Le clocher abrite les trois cloches nécessaires à une église paroissiale.
La plus récente est dédiée à sainte Rosalie. Elle a été fondue sur place le 11 avril 2004, dans les jardins du presbytère, par un atelier alsacien dirigé par André Voegele. En 2000, une cloche supplémentaire a rejoint l'étage campanaire, venant de Bône, en Algérie. La dernière restauration de l'église date de juin 2013. Elle est inscrite au titre des monuments historiques depuis 1937.

L'intérieur de l'église paroissiale Sainte-Rosalie

Les fresques de la voûte et le maître-autel

Les travaux du XVIII^e siècle ont uniformisé les différents agrandissements et donnent à l'église la forme d'une église baroque caractéristique du comté de Nice, sur un plan basilical. La nef centrale est couverte d'une voûte en berceau à pénétrations, de quatre travées. Les collatéraux, couverts de la même façon, se terminent sur des chevets plats comme le chœur.
La séparation entre nef et collatéraux se fait par de puissants piliers renforcés de pilastres engagés.
Les fresques des voûtes de la nef, réalisées à l'extrême fin du XIX^e siècle, sont de grande qualité. Elles font référence à l'enseignement de l'évêque (mitre, croix, livre, étole), à la papauté (tiare, clés, croix à triple traverse, saint sacrement) et à plusieurs autres symboles chrétiens dont le serpent d'airain. Moins connu, celui-ci représente le Christ en croix dont la seule vue délivre du pêché.
Le maître-autel et son retable sont les pièces maîtresses de l'église. Occupant toute la largeur et la quasi-hauteur du chevet, cet ensemble de bois sculpté fut réalisé en 1719 par le Marseillais François Moirat, puis doré par le Génois Joseph Piaggio deux ans plus tard. C'est un ensemble élégant exprimant des tendances rococo dans son fronton. Il est rythmé de colonnes torses, agrémenté de cariatides sur les bords extérieurs, tandis que des *putti* soutiennent des médaillons latéraux.



Les fresques des voûtes de la nef

Le maître-autel

Chapelle Saint-Antoine des Portaneri

Chapelle Saint-Antoine des Portaneri, XVII^e siècle

En 1628, un Portaneri fonda au quartier du Plan une chapelle dédiée à saint Antoine ermite ou abbé, dit aussi saint Antoine le Grand. Il est possible que cette fondation soit relative à une épidémie mais il est plus probable qu'elle soit due à un vœu post-mortem, cas de nombreuses créations de chapelles privées en pays niçois sous l'Ancien Régime. Chaque 17 janvier, s'institua la tradition d'une messe suivie d'une procession. La fête de l'ermite, dont les frais étaient assurés par les Portaneri, était l'occasion de festivités : feu de joie et bal où l'on voyait apparaître les premiers déguisements, préludes du carnaval. On disait d'ailleurs, indique l'historien Paul Canestrier, « *Lou giou de Sant Antoni souortoun de carnevale* ». En 1903, la chapelle passa dans le domaine communal mais les Portaneri continuèrent de contribuer à son entretien, de la préparer et de la parer pour le 17 janvier. Pour ce faire, un prieur est nommé chaque année. On conserve aujourd'hui la tradition d'une messe et d'une procession avec la belle statue de bois polychrome habituellement conservée dans une niche vitrée à droite du chœur de la paroissiale, puis d'une réception offerte par la municipalité qui a assuré les dernières restaurations de l'édifice en 1983 et en 2004-2006.

Chapelle Notre-Dame-de-Lorette des Laurens

Chapelle Notre-Dame-de-Lorette des Laurens, dite du Caïre, deuxième moitié du XIXe siècle

Une autre famille tourrettane, les Laurens, avait sa chapelle, vouée au culte de Notre-Dame-de-Miraïn, au quartier du Caïre, et y faisait célébrer la Nativité de la Vierge le 8 septembre. L'édifice se trouvait jadis sur la butte du Puei de la Madone, sur le chemin reliant le Plan au Plan daù Riou (aujourd'hui d'Arriou). Le nom de la Vierge qu'on y vénérait viendrait de la protection qu'elle assurait aux vignerons du quartier : « *li mou raïn* » aurait évolué en Miraïn. La chapelle abritait une statue, conservée aujourd'hui dans la paroissiale, représentant Notre-Dame-de-Lorette. La tradition veut qu'elle ait été rapportée d'Orient par Raymond Chabaud, seigneur de Châteauneuf et de Tourrette mais un examen attentif laisse penser qu'elle n'est pas antérieure à la fin du XVIe siècle. En 1791, les Laurens étaient devenus propriétaires de la statue et de la chapelle, qu'ils firent reconstruire à l'emplacement actuel après 1865. À son tour propriétaire en 1988, la municipalité l'a faite remarquablement restaurer et décorer par le fresquiste Serge Megtert.

Monument au général Tordo

Monument et sépulture du général Tordo, 1948

Le général Joseph Tordo (1774-1846) est un héros local dont l'existence fut aussi ardente que celle du Niçois Joseph Garibaldi. Soldat de l'armée républicaine puis impériale, il gravit tous les échelons grâce à ses faits d'armes. Parvenu général en 1814, Joseph Tordo, démobilisé, passa au service du vice-roi d'Égypte Méhemet-Ali puis fut inspecteur du port d'Alger pour le roi Louis-Philippe. Il y mourut en 1846 et fut inhumé au cimetière Saint-Eugène. Grâce aux recherches menées par un éminent historien, Paul Canestrier, à l'été 1936, le conseil municipal décida que « le général Tordo a mérité d'avoir son nom gravé sur une rue de son village natal ». Puis, le 19 septembre 1948, la municipalité Émile Roux organisa le retour des cendres de Tordo en érigeant ce monument à l'entrée du cimetière.

Monument aux morts

Monument aux morts, 1927

Tourrette-Levens a payé un lourd tribut aux guerres du XX^{e} siècle. Sur l'avenue du Général-de-Gaulle, le monument aux morts célèbre le sacrifice de ses enfants. Pour la seule Grande Guerre, les noms de 42 Tourrettans y sont gravés.
Le monument fut érigé sous la municipalité de Joseph Bailet et inauguré le 12 septembre 1927. Il a été restauré pour son 90^{e} anniversaire le 11 novembre 2008 sous la municipalité du docteur Alain Frère. Dans le cimetière, une sépulture collective abrite les corps de combattants de la guerre de 1870-1871 et de la Grande Guerre. Une plaque y rend hommage à un chasseur-alpin du 6^{e} BCA, Joseph-Pépin Clerissi (1889-1967) qui survécut à 52 mois ininterrompus de guerre du 2 août 1914 au 11 novembre 1918.

Clocheton de la chapelle des Pénitents blancs

Pietà entre saint Antoine abbé et sainte Hélène

Chapelle Sainte-Croix

La chapelle Sainte-Croix, appartenant aux Pénitents blancs, était située sous le château au cœur de l'ancien village. Elle pourrait correspondre à l'église médiévale de l'ancien village. Depuis son effondrement en 1946, il ne subsiste plus de cet édifice que le clocheton triangulaire, forme fréquente sur une chapelle car il permettait de bâtir aisément un clocher sur un angle, en façade ou au chevet, sans trop de dépenses, et d'y abriter une cloche.
Le peintre Alexis Mossa avait visité la chapelle lors de ses tournées dans le pays niçois. Elle conservait alors un tableau aujourd'hui heureusement préservé dans la paroissiale, signé de Jean Rocca et daté de 1624, une *Pietà entre saint Antoine abbé et sainte Hélène*. Dans un registre supérieur, un Père éternel sépare les protagonistes de l'Annonciation ; en bas, en forme de prédelle, deux rangées de pénitents blancs séparent le Christ de Pitié, la Vierge et saint Jean. On retrouve là les cultes habituels des Pénitents blancs du comté de Nice : la Sainte-Croix, sainte Hélène et saint Antoine abbé.
Le découpage s'inspire des triptyques de la période finale du gothique. Jean Rocca a laissé de nombreuses œuvres religieuses dans le comté de Nice, réalisées sur une période de 45 ans.

Château de Tourrette-Levens

Château, XII^e siècle

À la pointe d'un éperon, dominant le village de son imposant donjon carré à créneaux, le château de Tourrette est le symbole du passé médiéval de la commune. Il pourrait avoir été construit dès le XI^e siècle, occupant alors une plus grande partie de la crête. Détruit, sans doute vers 1230, au cours des guerres opposant l'aristocratie de Provence orientale au comte de Provence, il fut reconstruit peu après sur un plan plus restreint correspondant à l'emprise actuelle, par les Chabaud, qui en étaient propriétaires depuis 1175. L'enceinte comprenait alors six tours, trois carrées et trois rondes.
Au début du XIX^e siècle, le château se trouvait à l'état de ruine, ayant notamment souffert du séjour des troupes révolutionnaires. En 1829, Joseph Canubio et sa demi-sœur le vendirent au notaire Jean-Antoine Carles. C'est son fils Louis qui, à partir de 1852, reconstruisit le château. Acheté par la mairie en 1992, le château a été rendu aux Tourrettans en devenant un pôle culturel placé sous le signe de la nature et de la culture, grâce aux manifestations qui se déroulent dans son parc durant l'année. De plus, chaque année au mois d'avril, le château est au cœur des fêtes médiévales organisées par la municipalité.

Collections des papillons

Diorama de la faune du Mercantour

Musée d'Entomologie et d'Histoire naturelle

Le château accueille depuis 1993 une imposante collection d'insectes, notamment de papillons et de coléoptères. 5 000 spécimens sont présentés sur les 70 000 que comptent les collections du musée. Celles-ci ont bénéficié de nombreuses donations d'entomologistes passionnés comme Pierre Chirousse qui possède l'une des collections de papillons les plus complètes de France. Le visiteur pourra y admirer également coléoptères, phasmes, sauterelles, cigales, araignées et scorpions… Dans le bâtiment jouxtant le donjon, on découvre près de 350 animaux naturalisés, collection du monégasque Laurent Rebaudengo. Deux dioramas mettent en scène cet ensemble exceptionnel. L'un met en situation la faune mondiale, l'autre celle que l'on trouve en France avec un espace réservé aux animaux de notre région.

Atelier du dinandier

Une vitrine du musée de Préhistoire

La maison des Remparts et ses musées

Cet ensemble de maisons médiévales du village historique accueille deux très beaux musées.
En 2003, l'association Arts et Traditions du Site du Château a créé le musée des Métiers traditionnels présentant l'exceptionnelle collection de son président, André Carlès. Près de 7 000 outils peuvent aujourd'hui y être découverts dans 16 salles, évoquant un grand nombre de métiers parfois disparus : bourrelier, vétérinaire, maréchal-ferrant, forgeron, taillandier, cloutier, serrurier, ferronnier, ferblantier, dinandier, plombier, zingueur, charron… Chaque atelier est mis en situation avec les objets correspondants de sorte que, salle après salle, le visiteur plonge dans l'univers des artisans d'autrefois.
En 2010, c'est le musée de Préhistoire de Tourrette-Levens qui a vu le jour, sous l'égide de la Société d'études paléontologiques et palethnographiques présidée par Louis Tordo. En effet, la commune possède sur son territoire deux grottes préhistoriques majeures : la Baume Périgaud et la grotte du Merle. La première a livré des outils taillés par des hommes de *Cro-Magnon* parmi les plus anciens d'Europe occidentale. La seconde a servi de halte de chasse à des Néandertaliens puis à des hommes de *Cro-Magnon*.
Situé au premier étage de la maison des Remparts, le musée retrace, tout au long de ses 8 salles, la grande aventure humaine qui a débuté voilà plus de 7 millions d'années.

Le docteur Alain Frère dans son musée, accompagné de la dompteuse Sarah Houcke

Le musée du Cirque du docteur Alain Frère

C'est la collection tourrettane la plus connue et la plus originale, l'une des plus importantes au monde. Alain Frère s'est passionné très tôt pour le cirque et son patrimoine, collectionnant des souvenirs de spectacle, tickets, programmes et affiches. Devenu médecin, il soignait les gens du cirque, n'acceptant pas d'honoraires mais parfois des objets qui lui permirent d'agrandir sa collection. Alain Frère s'est senti investi d'une mission : sauvegarder la mémoire d'un art vivant, le souvenir d'artistes plus préoccupés de leur art que de patrimoine ou d'archives. Les grandes familles du cirque, Knie, Rancy, Fratellini, Pinder, Amar, Bouglione, Gruss, Zavatta, Medrano… lui ont fait de nombreux et remarquables dons. Alain Frère a aménagé son musée privé dans les 180 m^2 d'un ancien atelier de couture et il n'hésite pas à le faire visiter. Des objets exceptionnels font revivre les grands moments du cirque : la winchester de Buffalo Bill, la malle de François Fratellini, les postiches du clown Grock, la « robe » de Charlie Rivels, Douchka, la panthère des neiges apprivoisée du dompteur Alfred Court de Payen…

Viaduc des Moulins

Le viaduc du tramway au quartier des Moulins, 1908

En octobre 1908 fut mise en service la ligne de tramway de Nice à Levens, gérée par la Compagnie des tramways de Nice et du littoral. La ligne était établie le long de la route carrossable. Le tramway partait de la place Masséna et arrivait à Levens à la gare située au quartier des Traverses. Trois services quotidiens étaient assurés ; le voyage durant deux heures, dans des conditions de confort assez précaires. Les usagers étaient souvent des promeneurs venus passer la journée à Levens mais le tramway permettait aussi aux agriculteurs de descendre vendre leurs productions à Nice.
À trois endroits, il fallut construire des ouvrages d'art pour permettre à la voie de franchir des obstacles. Le viaduc et le tunnel des Moulins sont les ouvrages les plus importants, permettant d'éviter la traversée du hameau, trop raide et trop étroite pour la voie ferrée. Cette section restait cependant dangereuse en raison de la pente. Le wattman devait redoubler de vigilance et sabler les rails afin d'améliorer l'adhérence. En juillet 1931, l'autocar supplanta définitivement le tramway, dont les usagers critiquaient l'inconfort.

Hameau de Camp Soubran

Hameau de Camp Soubran

Perché à 378 m d'altitude sur la rive gauche de la Banquière, le hameau est composé d'une vingtaine de maisons groupées, à l'architecture préservée. En parcourant son unique rue, le visiteur pourra y découvrir un olivier dont la taille force l'admiration, un four à pain communal mais aussi une chapelle privée construite en 1951 par les scouts du chanoine Lasserre. À l'époque, ceux-ci avaient dû utiliser des ânes pour acheminer les matériaux dont ils avaient besoin car la route n'existait pas encore. Une messe y est célébrée chaque année au mois de septembre. Le hameau se trouvait entouré de belles planches bien exposées et soigneusement exploitées sur lesquelles, autrefois, oliveraies et vignobles étaient souvent cultivés en association avec des céréales. Comme à Levens, l'olivier était à Tourrette-Levens la seule source de profit. La vente de l'huile permettait aux agriculteurs d'acheter les denrées qu'ils ne produisaient pas dans leurs exploitations.

La Roquette-sur-Var

LA ROQUETTE-SUR-VAR

La Roquette-sur-Var est une petite commune (399 ha), bordée à l'ouest par le fleuve Var et culminant à la Pointe de la Fubia à 566 m d'altitude. Le site de Castel Vieil a été reconnu comme étant occupé du Néolithique à l'Antiquité. Le village est perché à l'étroit sur une crête orientée est-ouest, à 380 m d'altitude. Plusieurs quartiers se sont développés depuis la fin du XX^{e} siècle : l'Abeï, le Moulestre, les Crottons, le Trascoulet, le Clot, le Jonquier, Font de Bourre, mais le principal hameau est celui de Baus-Roux, industrialisé dès la fin du XIX^{e} siècle. La Roquette est mentionnée comme habitat fortifié dans la première moitié du XI^{e} siècle, en même temps que sa première église paroissiale, « *ecclesia Sancti Martini* », dédiée à saint Martin, qui sera à l'origine de la commune de Saint-Martin-du-Var. Le château était situé sur le point culminant, au centre de l'agglomération actuelle. Des traces en subsistent dans la toponymie et la tradition veut qu'on y accédait par un escalier toujours visible place du Château. En 1351, il est accompagné d'un village et d'une nouvelle église paroissiale. La particularité de la commune est de s'être développée autour de deux agglomérations d'égale importance, La Roquette et Saint-Martin, jusqu'au début du XIX^{e} siècle. À ce moment-là, la seconde commença à dépasser la première en population et leurs intérêts divergèrent fortement. Aussi, en 1866, on entreprit d'étudier les conditions d'une séparation entre le chef-lieu et son hameau. Le commissaire-enquêteur releva que « la position topographique de la section de La Roquette, relativement à celle de Saint-Martin, a créé des divergences d'intérêts, puis des discussions regrettables, que l'indépendance mutuelle fera disparaître ». Le 27 avril 1867, la séparation des deux entités de La Roquette-Saint-Martin était prononcée. Ce partage équilibré conservant à La Roquette un accès à la vallée du Var a permis aux deux communautés de vivre depuis lors en bonne intelligence.

Église paroissiale Saint-Pierre-Pape

Église paroissiale Saint-Pierre-Pape, ou de la chaire de Saint-Pierre, 1682

La date de construction de l'église est indiquée sur une pierre d'angle de la façade. Contemporaine de l'église d'Isola, cette construction se situe en lieu et place d'une chapelle castrale antérieure et d'une partie du cimetière qui l'entourait. Le maître d'œuvre de ce chantier reste inconnu. À l'intérieur, une nef centrale assez élancée de deux travées, couverte d'une voûte en berceau plein cintre à pénétrations, est flanquée de deux collatéraux couverts de voûtes d'arêtes. Des pilastres, accotés de piliers à gros chapiteaux de fantaisie, soutiennent l'architrave, la corniche très saillante et la retombée des doubleaux. Le chœur prolonge la nef sans rétrécissement, avec un chevet plat et une voûte en berceau. À l'entrée, la table de communion en marbre blanc porte les armes de saint Pierre. Le type de plan à trois nefs adopté pour la paroissiale de La Roquette, particulièrement monumental, est original pour cette période. Il s'inspire, modestement, des édifices majeurs de notre région, les cathédrales de Nice et de Sospel. Trois cloches ont été inventoriées, une datée de 1880, les deux autres de 1900. La première, fondue par Reynaud à Lyon, comporte, en latin, la dédicace suivante : « Le soir, le matin, à midi, je raconterai et j'annoncerai (*ma misère au Seigneur*) et il exaucera ma voix. »

Le chœur et son retable

Le chœur de l'église paroissiale Saint-Pierre-Pape

Plusieurs éléments remarquables sont présents dans le chœur. Le retable du chevet, grâce à quatre colonnes torses d'ordre colossal, se présente à la manière d'un triptyque. Au centre, dans une niche, trône saint Pierre pape. Sur les côtés, d'autres niches abritent les statues en pied de saint Martin et sainte Barbe. Au sommet, au-dessus d'une corniche surchargée d'angelots et de feuillages, des anges brandissent un cartouche frappé des armes du premier pape. Deux cartouches portent la première partie d'un verset de l'évangile de saint Mathieu. La partie inférieure du retable a été remplacée à la fin du XVIII^{e} siècle par les mêmes éléments réalisés en faux marbre. En rapprochant cette œuvre des retables des chevets de la paroissiale de Belvédère et de l'église dite du Bealetto à Entracque, il est possible de l'attribuer à l'atelier des fustiers Antonio et Pietro-Ludovico Giogolaris de Belvédère, avec une datation entre 1700 et 1715.
Parmi les toiles de qualité qui ornent l'église, celles du chœur retiennent l'attention. À gauche, *L'Institution du Rosaire*, huile sur toile datée 1643, par Gaspard Toesca, peintre de Saorge. À droite, *Saint Antoine de Padoue intercède auprès de la sainte Famille pour les Âmes du Purgatoire*, huile sur toile, datée 1682, signée par Giambattista Passadesco.

Fontaine de la place de l'Église

Fontaine de la place de l'Église, 1897

En 1881, à la suite des travaux de construction du canal de la Vésubie, les sources qui alimentaient le village de La Roquette-sur-Var furent détournées de leurs cours et les Roquettans se retrouvèrent dépourvus d'eau potable pendant 13 ans, contraints de recourir à leurs anciennes citernes. Un long procès s'ensuivit avec la Compagnie générale des eaux dont l'issue positive permit de financer un nouveau captage. En 1895, le conseil municipal adopta le projet d'adduction des sources du Vignal, situées à 4 300 m du chef-lieu communal sur le territoire de la commune de Levens, et offrant un débit minimal de un litre-seconde. À l'intérieur du village, la distribution fut assurée par des bornes fontaines et par une fontaine monumentale installée sur la place de l'Église, cette dernière étant agrandie en 1881 grâce à la démolition de la maison commune. La fontaine se présente sous la forme d'une grande vasque supportée par cinq colonnettes. Le corps de l'édifice est d'inspiration néo-classique, surmonté d'un Médicis, vase que l'on retrouve souvent sur les fontaines.

Vue depuis le belvédère du Portalet

Le long de la rue de la Libération : Belvédère du Portalet

Un magnifique point de vue s'offre depuis ce belvédère doté d'une table d'orientation. Le regard plonge sur la mer, la vallée du Var, la vallée de l'Estéron et les massifs montagneux du haut-pays. En face, le village du Broc, plus bas Carros ; à droite Gilette enchâssé dans ses rochers et un peu plus haut Bonson posé sur une plate-forme rocheuse ; au sud, sur la gauche, les flancs du mont Chauve avec Aspremont et Castagniers et plus loin Colomars.

Monument aux morts, 1919

Les noms des 20 soldats tués pendant la Grande Guerre s'alignent sur le monument aux morts de la commune. Lors de la deuxième guerre mondiale, ce secteur stratégique fut âprement disputé aux troupes allemandes par des groupes de maquisards. Cinq d'entre eux furent fusillés par les nazis le 25 août 1944.

Mairie et cercle démocratique, 1790-1937

L'actuelle mairie est installée dans une maison dont le linteau est daté 1790. En 1881, la municipalité fit l'acquisition de cet immeuble auprès de la famille Gilletta et la fit transformer en hôtel de ville et en école, cette dernière devenant par la suite le cercle démocratique. La place devant la mairie fut créée en 1937 grâce à la démolition de plusieurs maisons.

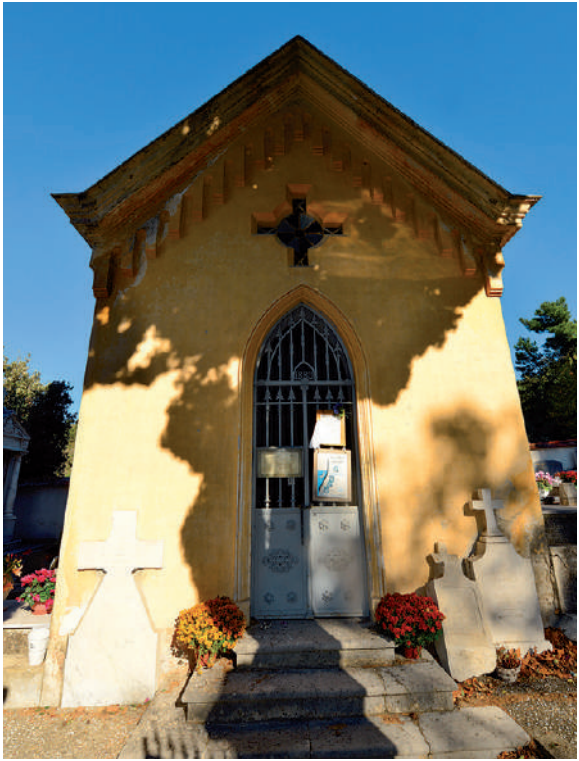
Monument aux morts

La mairie et le cercle démocratique

Piste en fonctionnement le 12 décembre 2014

Moulin de la coopérative oléicole, fin XIX^{e} siècle, 2004

À l'entrée du village, le moulin de la coopérative oléicole de La Roquette-sur-Var est un des derniers du département à réaliser l'extraction de l'huile selon un procédé traditionnel. Il fonctionne chaque année en novembre et décembre et traite de 35 à 50 tonnes d'olives. Celles-ci sont d'abord broyées sur la piste par une meule tournante en pierre. La pulpe obtenue est ensuite malaxée puis déposée par un répartiteur dans des escourtins, soigneusement empilés sous une presse hydraulique. Une fois actionnée, cette dernière permet d'obtenir une huile non raffinée qui ira dans une centrifugeuse afin de la séparer de l'eau et des impuretés. Une chaudière alimentée par les grignons chauffe l'eau chaude qui circule dans la double cloison du malaxeur. À l'étage supérieur, un tamis permet aux producteurs de séparer les fruits des feuilles. L'ensemble des opérations est assuré par un moulinier, rémunéré selon les quantités, qui réalise les différents réglages en fonction de la qualité et du murissement des olives. L'ancienne meule et la presse, remplacées en 2004, sont exposées à l'extérieur.



Chapelle Sainte-Catherine

La chapelle Sainte-Catherine (vers 1887) et le cimetière (1885)

En 1883, le conseil municipal décida de déménager le cimetière, insuffisant pour la population et situé au cœur du village contre le mur nord de l'église Saint-Pierre. On choisit alors un terrain en contrebas du village, autour d'une chapelle rurale dédiée à sainte Catherine, elle-même placée dans un coude de l'ancien chemin de La Roquette à Saint-Blaise. Ce déplacement est caractéristique de la fin du XIX^{e} siècle, lorsque des préoccupations hygiénistes s'imposèrent aux municipalités qui avaient pour la plupart conservé leurs cimetières adossés aux églises paroissiales. De plus, l'administration exigeait qu'une distance minimale fût respectée entre les écoles créées après 1881 et les cimetières. Le nouveau cimetière fut utilisé dès 1885. En 1887, le tremblement de terre endommagea fortement la chapelle que l'on dut abattre et reconstruire. Le nouvel édifice était plus petit, 7 m de longueur sur 4,5 m de large.

La chapelle et son porche

Les fresques du chœur

Chapelle Notre-Dame-Del-Bosc, seconde moitié du XV^e siècle

Isolée entre les oliviers, la chapelle a ce statut particulier qui veut que, située sur le territoire communal de Saint-Martin, elle appartienne à la communauté de La Roquette. Elle n'est accessible qu'à pied, en empruntant le sentier muletier qui reliait jadis les deux villages. Ouverte à l'origine, cette chapelle a été fermée par la façade actuelle, probablement au XVII^e siècle. Le porche qui la précède a été reconstruit récemment. À l'intérieur, une petite nef sans division est couverte d'une voûte en plein cintre prolongée d'une abside sous cul-de-four décorée de peintures murales. Celles-ci ont été réalisées en 1526 par un petit maître régional, Andrea de Cella, grâce à un riche donateur, François de Belletruche. Le cul-de-four est occupé par un Christ assis bénissant. Au-dessous, dans quatre médaillons circulaires, figurent les bustes des évangélistes. Le mur semi-circulaire porte de grands personnages séparés par des colonnes et des boiseries feintes. Au centre, une « sainte Anne trinitaire », sujet qui ne correspond pas à la dédicace de la chapelle. À gauche, saint Roch précède saint Pierre tandis qu'à droite saint Antoine ermite voisine avec saint Sébastien. Vandalisées en 1977, les fresques, reconstituées en 1980 par le peintre Pierre-Adrien Ekman, ne témoignent plus de leur état initial.

Le pont Charles-Albert

Le pont Charles-Albert, 1852-1913-1962

Avant le percement des gorges de la Mescla, les communications de Nice avec les communes de la vallée du Var se faisaient par Bonson. En 1845, l'administration sarde décida d'établir un pont suspendu par des câbles en acier à la hauteur de La Roquette. L'ouvrage, large de 5,40 m et long de 231 m, possédait trois travées dont celle du centre, la plus longue, mesurait 98,50 m.
Achevé en novembre 1852, le pont, désigné sous le nom du roi Charles-Albert, resta en service soixante ans, remplacé par un pont rigide à 6 travées réalisé entre 1911 et 1913. Fortement ébranlé par les bombardements aériens de mai 1944, ce dernier s'effondra partiellement lors de la crue du Var de novembre 1951.
En 1960, on adopta le principe d'une reconstruction complète, réalisée par la Compagnie lyonnaise d'entreprises et de travaux d'art en utilisant la technique du béton précontraint mise au point par Freyssinet dès 1928. Des aciers de haute qualité très fortement tendus arment le béton en le mettant en compression, ce qui confère à l'ensemble des caractéristiques particulières de résistance et d'élasticité. Cet ouvrage sobre et élégant donne une impression de grande légèreté.

Hameau de Baus-Roux

Baus-Roux

Baus-Roux était au cœur d'un important ensemble industriel, avec Saint-Martin-du-Var et le Gabre (commune de Bonson). Le site était exploité pour ses carrières de pierre, dès le début du XIX^{e} siècle, puis servit à l'entreprise de l'endiguement du Var à partir de 1845. L'alignement de maisons qui se trouve le long de l'avenue des Platanes a été édifié à cette époque.
Au début du XX^{e} siècle, des entreprises produisant ciment, chaux, plâtre et produits chimiques s'y implantèrent grâce aux facilités apportées par le raccordement au chemin de fer et par la présence de deux usines hydro-électriques au Gabre et à la Mescla.
Les vestiges imposants de deux usines sont toujours visibles : au centre, la cimenterie Thorrand, rachetée par Lafarge en 1914, et au sud la plâtrière dite de « La Parisienne ». Entre les deux, aujourd'hui disparue, l'usine de produits chimiques Chiris, qui produisit des gaz de combat pendant la guerre de 1914-1918.
Des centaines d'ouvriers travaillaient dans ces usines, ce qui nécessita la construction de logements et d'une école.
Le déclin industriel du quartier commença dans les années 1930 et se poursuivit après la guerre. Aujourd'hui, les habitants du quartier demeurent profondément attachés à ce passé.

Saint-Martin-du-Var

SAINT-MARTIN-DU-VAR

L'histoire de Saint-Martin-du-Var est liée à celle de La Roquette car ces deux communes n'en faisaient qu'une jusqu'en 1867. La commune, d'une superficie de 559 ha, se compose d'une succession de collines boisées entaillées par les vallons de Récastron et de Saint-Blaise. Ceux-ci se jettent dans le Var qui sert de limite au sud. Au XVIII^{e} siècle, le village était menacé par le Var dont le cours avait changé. Le « Gros Var » passait au ras des habitations et empêchait tout développement urbain du village. Il fallut attendre les années 1820-1830 pour que des digues soient réalisées ; l'endiguement du Var mit le secteur à l'abri des débordements du Var en 1849. Par la suite on protégea le village contre le torrent de l'Ubac qui coulait au sud du village. Tous ces travaux rendaient possible une extension urbaine autour de la place Neuve qui accueillit auberges, commerces et entrepôts à partir du milieu du XIX^{e} siècle. Cependant, la proximité de vastes étendues d'eau stagnantes dans les casiers de l'endiguement en cours de colmatage provoquèrent, dans les années 1850 et 1860, des épidémies, choléra et malaria, nécessitant même l'installation sur place d'un hôpital. Grâce à son sous-sol riche en argile calcaire, en marnes et en gypse, et à la desserte du chemin de fer, Saint-Martin connut un important essor industriel à partir de 1897 avec l'implantation d'une usine fabriquant céramiques puis tuiles et briques. Cette activité décrut ensuite pour disparaître il y a une trentaine d'années mais elle avait profondément transformé le village.

Église paroissiale Saint-Martin

Église paroissiale Saint-Martin, 1762

La première mention connue de l'église de Saint-Martin date des environs de 1028 lorsqu'elle fut donnée à l'abbaye de Saint-Pons, constituant alors un prieuré. En 1075, une charte indique que l'église est sous le titre de saint Martin, évêque de Tours, et qu'elle est située « *juxta fluvium varis* », c'est-à-dire très proche des berges du fleuve. Cette position lui sera fatale lors de la crue de 1755 qui l'emporta, ainsi que des maisons, des moulins et des prés. Sous les patronages des saints Roch et Valentin, elle fut reconstruite en arrière du village. Le chantier se déroula entre 1760 et 1762, sans que l'on connaisse le nom du maître d'œuvre.
Il est à noter le caractère exceptionnel de cette construction car la seconde moitié du XVIII^e^ siècle fut peu propice à l'édification de nouveaux lieux de culte. En 1803, cette église sera érigée au rang de paroissiale.
La façade n'a reçu aucun décor. L'absence d'enduit a laissé à nu un appareil en tout-venant, de galets et moellons divers.
Y sont insérés quatre boulets de fer qui auraient été attribués à la commune par le général Dugommier qui vainquit les Austro-Sardes lors de la bataille de Gilette le 19 octobre 1793.

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Martin

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Martin

Une nef unique de trois travées est couverte d'un berceau plein cintre à pénétrations. Sur les côtés de la troisième travée, près du chœur, s'ouvrent les seules chapelles latérales.
Des pilastres sommés de chapiteaux au décor exubérant rythment les travées et supportent architrave et corniche. Le chœur est à chevet plat et couvert d'une voûte à berceaux en pénétrations.
Les grandes draperies bleues peintes en trompe-l'œil sur les murs latéraux de la moitié supérieure des deux premières travées constituent un décor d'une très intéressante originalité, même si leur réalisation est tardive (vers 1890-1910).
À l'entrée, un bénitier de marbre blanc porte le millésime 1769 qui pourrait indiquer l'achèvement du réaménagement intérieur de l'édifice récemment reconstruit.

Retable du chevet

Saints Martin, Catherine d'Alexandrie et François d'Assise intercédant pour les Âmes du Purgatoire

Le mobilier

Le retable du chevet ne date que du début du XIX^e siècle, sans doute de 1811 (date peinte sur le mur gauche du chœur et cachée par un tableau). Il est vraisemblable qu'un autre tableau, aujourd'hui placé sur le mur droit du chœur, occupait cette place. Il s'agit d'un *Saint Roch entre saints Martin et Jean-Baptiste*. réalisé dans le deuxième tiers du XVII^e siècle, il comporte dans le haut une Assomption. Celle-ci fait référence aux modèles des « primitifs niçois » et se retrouve sur des toiles de Duranus et de Notre-Dame-des-Salettes à Aspremont.
La date de la toile pourrait indiquer que saint Roch a remplacé saint Martin comme titulaire de l'église bien avant la reconstruction de 1760. Une seconde toile orne le mur nord du chœur. Récemment restaurée avec le concours du Conseil général des Alpes-Maritimes, elle évoque la double Trinité : divine verticalement, terrestre horizontalement, thème fréquent dans les églises après la Contre-Réforme.
Une troisième toile est à relever : *Saints Martin, Catherine d'Alexandrie et François d'Assise intercédant pour les Âmes du Purgatoire*, mi-XVIII^e siècle. Fait intéressant, elle inclut une représentation du château de La Roquette.

Monument aux morts

Monument aux morts, 1924

Adossé à l'école communale, le monument aux morts de Saint-Martin, square Léo-Mauran, possède la particularité de distinguer les combattants selon leur lieu de naissance. L'élément gauche, daté 1914, rend hommage aux 17 enfants de Saint-Martin morts pour la France tandis que l'élément droit, daté 1918, est consacré aux 8 enfants adoptifs de la commune. Une plaque mentionne également le sacrifice des maquisards lors des durs combats d'août 1944.
Dû à l'architecte Charles-Marcel Dalmas et aux frères Dunan, entrepreneurs de pierres de taille à Nice, ce monument est d'une esthétique remarquable. Deux bas-reliefs entourent chaque partie du monument, représentant l'entourage familial et amical des disparus. Ces personnages ont le regard tourné vers le sol.
Le monument tel qu'il se présente aujourd'hui ne comporte aucun signe ou symbole guerrier. Pourtant, à sa création, Saint-Martin avait reçu des trophées de guerre destinés à orner le monument : un canon, disparu depuis, et quatre obus, retirés par la suite.
Entre les deux parties du monument aux morts, la municipalité Alexis Maiffredi fit installer en 1957 une allégorie de la paix, céramique et mosaïque de Roland Brice, élève et céramiste de Fernand Léger au début des années 1950.

Placette Soutrane

Les places du village

La placette Soutrane, à l'intersection des rues du Four et de la Forge, est la plus ancienne du village. La place Honoré-Baudoin (dénommée *Soubrana* autrefois, c'est-à-dire « supérieure ») fut réalisée après la construction de la nouvelle église à la fin du XVIII^{e} siècle, grâce à la construction du côté nord d'une rangée de maisons formant digue afin de la protéger des débordements du torrent de l'Ubac. La place Alexis-Maiffredi, anciennement place Neuve, est postérieure à l'endiguement. En effet, le conseil communal de La Roquette-Saint-Martin avait négocié avec l'entrepreneur chargé des travaux l'acquisition des terrains situés devant le village afin de créer une nouvelle place en aplanissant les terrains. Il fallait également détourner le vallon de l'Ubac, créer une rampe d'accès pour relier l'agglomération à la nouvelle route implantée sur la digue du Var. En raison de la faillite de l'entrepreneur, la réalisation de la place Neuve prit du retard et il fallut attendre les années 1860 pour voir les premières maisons s'y installer dans la partie sud, soumises par la municipalité à des règles d'urbanisme contraignantes qui confèrent aujourd'hui à ce secteur une belle unité architecturale.

Ancienne vanne n° 7 quartier Saint-Joseph

Canaux et moulins

L'histoire industrielle de Saint-Martin-du-Var est liée à la richesse de son sous-sol mais aussi à la proximité du Var qui favorisa l'implantation de moulins à huile, à farine et à plâtre et de scieries, actionnés grâce à des canaux dérivés du fleuve. Les deux sites utilisés pour leur implantation se trouvent en amont et en aval du village. Le plus ancien, utilisé depuis le Moyen Âge, est celui du quartier des Moulins, au départ de la route de La Roquette (actuelle avenue des Moulins). En 1860, on y trouve les moulins à huile Missonnier et Raybaudi et une usine à plâtre. Les édifices abritant les deux premiers établissements sont toujours existants. Le site du quartier Saint-Joseph prit progressivement l'avantage à partir du XVIII^{e} siècle car il était plus à l'abri des crues du Var. En effet, à Saint-Martin, le gros bras du Var passait côté « Savoie » tandis qu'à la hauteur de Saint-Joseph le flot se trouvait côté « France ». À la fin du XIX^{e} siècle, c'est Romain Grandis, déjà présent aux moulins de Castagniers, qui exploite l'usine de ce quartier. La vanne du pont Saint-Joseph est le témoin de l'ancien système hydraulique permettant l'admission des eaux dans le canal des usines.

Site du gué Saint-Joseph

Site du gué Saint-Joseph

Du confluent de l'Estéron à la mer, il n'y avait pas de pont sur le Var avant la Révolution. D'importantes difficultés techniques s'opposaient à une telle réalisation, notamment la largeur du lit et le flottage du bois qui endommageait les piles. En amont du confluent de l'Estéron, un pont existait à la hauteur de Bonson, détruit et reconstruit à plusieurs reprises au cours des siècles. L'autre point de passage était celui de Saint-Martin, dont on trouve trace dès le XIII^{e} siècle. Le site porte toujours le nom de gué ou pont Saint-Joseph. Les seigneurs de Gilette possédaient le droit d'établir un bac à cet endroit, moyennant péage.
Au début du XIX^{e} siècle, le passage s'opérait à l'aide d'une barque amarrée à chaque rive par un câble. Les tarifs étaient réglementés : 1 sou pour les personnes, 2 sous pour les mulets, mais la gratuité était assurée pour les habitants de Gilette et de Saint-Martin-du-Var. Le bac deviendra totalement inutile en 1852 avec la mise en service du pont Charles-Albert.

Saint-Blaise

SAINT-BLAISE

Depuis les rives du Var, la commune s'étire sur 804 ha, s'élevant progressivement par une succession de collines aux sommets adoucis dont le plus élevé culmine à 801 m d'altitude (Mont Inarte). À 350 m d'altitude, le village domine le vallon de l'Amandier qui débouche sur celui de Saint-Blaise. Ce dernier entaille profondément le relief et se jette dans le Var, avec l'autre grand vallon, celui de la Garde. Tel qu'il se présente aujourd'hui, l'habitat de Saint-Blaise est dispersé : autour de l'église s'est développé, à la fin du XIX^e^ siècle, un modeste noyau urbain, avec l'école et la mairie, à l'ouest, le petit hameau du Collet. Le hameau de Saint-Antoine (partagé avec Levens) est ancien. Le territoire du village a été occupé depuis l'Antiquité comme l'indique la présence de castellaras ligures. La période de romanisation y a ensuite favorisé l'exploitation des terroirs avec l'implantation de villas. L'origine du village remonte au milieu du Moyen Âge, époque à laquelle les archives livrent le nom d'une « *villa sancti Blasii* ». Il porte le nom de l'évêque de Sébaste, en Cappadoce, au début du IV^e^ siècle, invoqué pour la guérison des maux de gorges et des goitres. Saint-Blaise fut possédé à partir de 1029 par le monastère de Saint-Pons de Nice, malgré plusieurs spoliations. L'abbé de Saint-Pons, en tant que seigneur, jouissait du domaine éminent sur tout son territoire et y exerçait la basse et moyenne justice. Les maisons des Saint-Blaisois se serraient sous le château seigneurial. En 1262, 36 chefs de famille jurèrent fidélité à l'abbé Guillaume de Serre. Le village semble avoir disparu après 1364, victime des épidémies et des troubles de la fin du Moyen Âge. En 1607, l'abbé de Saint-Pons, Louis Grimaldi de Beuil, entreprit de repeupler le village en recourant au système de l'emphytéose, concession de terrain à des particuliers qui devaient s'engager à les cultiver. Aujourd'hui, attirés par sa qualité de vie et sa douceur de vivre, de nouveaux habitants sont venus se fixer à Saint-Blaise.

Donjon

Château de Saint-Blaise, début XIIIe siècle

Sur le site appelé Castel, sur un contrefort du mont Cima, se trouvait un château qu'accompagnait un habitat médiéval. L'acte de naissance du château, propriété de Saint-Pons de Nice, est situé aux environs de 1230 et il aurait été utilisé au moins jusque dans la deuxième moitié du XIVe siècle. Aujourd'hui, ses ruines restent imposantes et la disposition des différentes parties de l'édifice est parfaitement lisible. L'élément essentiel est un donjon carré de 4,65 m de côté et d'une dizaine de mètres de haut, protégé par une enceinte fortifiée. Un logis est également visible. Il présente un plan rectangulaire (5,75 × 13 m de côtés). Du côté nord, une enceinte au tracé polygonal protégeait le logis ; le parapet, bien conservé, est un crénelage dont on a muré, après coup, les merlons. Au sud, un ouvrage avancé formant une braie défend le donjon du côté le plus vulnérable du château. Un circuit de visite a été aménagé à partir du parking du moulin par la municipalité qui a acquis le château en 2011. L'aller-retour ne nécessite qu'une heure trente, le site ne se trouvant qu'à 500 m du village actuel.

Église paroissiale Saint-Blaise

Église paroissiale Saint-Blaise, 1783

De la fin du XI^e siècle à 1320, les églises de Saint-Blaise et de Notre-Dame-des-Prés à Levens sont, avec leurs dépendances, deux prieurés distincts. Avant 1346, ces deux biens furent réunis et attribués à un unique bénéficiaire. Cette situation perdurera jusqu'à la suppression de l'abbaye de Saint-Pons en avril 1792, en dépit de la mise en commende du prieuré en 1617. La première église de Saint-Blaise fut abandonnée en même temps que le village. Jusqu'au début du XVII^e siècle, elle n'est d'ailleurs plus qualifiée que de « chapelle champêtre ou abbatiale ». Un nouvel édifice aux dimensions modestes lui succéda entre 1607 et 1611 mais il n'avait pas le rôle de paroissiale. En 1777, l'abbé de Saint-Pons obtint de l'évêque de Nice la création d'une paroisse. Il devint alors nécessaire de remplacer la vieille chapelle par une paroissiale capable d'accueillir l'ensemble de la communauté. En 1782, l'autorisation de construire était accordée. Un nouvel édifice de 14,41 × 9,43 m (soit plus du double de l'ancienne chapelle rasée) fut achevé au début de l'année 1783. Le premier curé, Gian-Vittorio Masséna, assurera sa charge jusqu'à sa mort le 20 novembre 1822. Il est enseveli dans le chœur de son église.

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Blaise

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Blaise

Une nef unique de trois travées est couverte par une voûte en berceau très surbaissé. Deux chapelles latérales, en abside sous cul-de-four, s'ouvrent sur la travée du centre. Le chœur, resserré par de forts piliers supportant un arc triomphal en diaphragme, est couvert d'une voûte en demi-calotte divisée par de larges nervures. Trois niches abritent des statues ; seule celle de saint Blaise en bois polychrome peut remonter à la charnière XVII^{e}-XVIII^{e} siècles. Les fresques ont été restaurées en 2005 par J. Barsotto et E. Martini.
Cinq tableaux, huiles sur toile, ornent l'église. Dans le chœur, deux toiles en hauteur : *Saint Augustin* et *saint Blaise.* Dans la nef, les *Saints Vincent de Paul et Pierre aux pieds de la Vierge à l'Enfant* et *saint Blaise prêchant au peuple* sont conformes aux donations et datables de 1783-1785. Le *Saint Nicolas de Tolentino intercédant pour les Âmes du Purgatoire* pourrait remonter au XVIII^{e} siècle.
Le clocher fut transformé à plusieurs reprises : surélevé de 3 m en 1866, il reçut une première horloge en 1875 puis une seconde, à poids, en 1897. En 1893, trois cloches neuves vinrent remplacer les deux existantes, la plus grosse d'un diamètre de 78 cm et pesant 300 kg.

Maison Guibert

Autour de l'église

Établie perpendiculairement à l'église, reconnaissable à sa façade à arcades, la maison familiale des Guibert rappelle l'importance de cette famille dans l'histoire du comté de Nice.
Le père, Jean-André Guibert, fut son plus illustre représentant. Architecte et ingénieur militaire, on lui doit de nombreuses œuvres réalisées entre 1642 et 1680. Son art fut marqué par les exemples romains et il contribua à diffuser dans la périphérie niçoise cette nouvelle architecture baroque : églises de L'Escarène, du Gesù, Saint-Jacques et Sainte-Réparate à Nice, du monastère de Laghet.
Le monument aux morts se présente sous la forme d'une stèle oratoire. Il fut inauguré le 1er février 1920 et comporte les noms des 5 Saint-Blaisois tués lors de la Grande Guerre.
La fontaine accolée à l'église date de 1903. Le village et le hameau de Saint-Antoine souffraient cruellement du manque d'eau en été jusqu'au début du XXe, lorsqu'on réalisa le captage de diverses sources.
La mairie a toujours été située à proximité de l'église. Elle occupa notamment l'ancien presbytère, transféré vers 1844-1845 dans ce qui est aujourd'hui l'école communale. Le nouvel hôtel de ville et sa vaste esplanade forment aujourd'hui le vrai cœur du village.

Monument aux morts

La mairie et son esplanade

Pont Masséna

Maison cantonnière

Pont Masséna, 1911-1952

Pour faire franchir le vallon de l'Amandier au chemin de communication n°14 de Nice à Levens, l'administration choisit en 1907 la solution du pont suspendu par des câbles. À 60 m au-dessus du ravin, le pont de 112 m de long comportait une travée centrale de 80 m. La construction fut réalisée par l'entreprise Ferdinand Arnodin, spécialiste des ponts suspendus en France. L'ouvrage fut définitivement réceptionné le 31 décembre 1911. L'armée n'avait accepté le projet qu'à condition que le pont puisse être rapidement détruit afin de mettre Nice à l'abri d'une attaque italienne par cette voie. Ainsi, le pont comportait-il un dispositif de mine et une fausse « maison cantonnière » formant blockhaus en gardait l'extrémité au sud. Les meurtrières, toujours visibles du côté de Levens, permettaient de prendre le pont par des tirs en enfilade. Connu sous le nom de pont Masséna, l'ouvrage fut détruit par l'armée allemande en août 1944 puis remplacé par un pont en béton armé réalisé par l'entreprise Thorrand en 1952.

L'intérieur du moulin

Moulin de Saint-Blaise

En 1996, la municipalité de Saint-Blaise fit l'acquisition de ce moulin, dit de type génois, afin de le transformer en espace d'exposition. La machinerie, soigneusement restaurée, fait voir une installation complexe et ingénieuse dont les éléments les plus anciens pourraient être datés du XVIII^{e} siècle. Un canal captant l'eau de la source de l'Amandier la conduit jusqu'à une imposante roue verticale à augets, d'un diamètre de 7 m, située au centre du moulin. Le débit de l'eau est régulé au moyen d'une vanne métallique actionnée à distance par le moulinier. La roue entraîne un axe central qui met en mouvement, par l'intermédiaire de cardans, les meules, les râteaux ou le bassin de lavage. Dans la première salle se trouvent le pressoir, un chaudron et deux pistes. Dans la seconde salle est installée une seconde piste de grand diamètre. Le moulin est ouvert pendant la saison estivale (se renseigner auprès de la mairie) et ses salles accueillent des artistes locaux et étrangers qui exposent leurs œuvres.

Siphon de Saint-Blaise

Section du canal à ciel ouvert

Le siphon de Saint-Blaise et le canal de la Vésubie

Déclaré d'utilité publique en 1878, le canal de la Vésubie fut achevé par la Compagnie générale des eaux en 1885 afin de compléter l'alimentation en eau de la ville de Nice, confrontée à l'insuffisance des sources de Sainte-Thècle, et de permettre l'irrigation de terres agricoles. L'eau de la Vésubie permettrait de satisfaire le nettoyage des égouts et l'arrosage des voies publiques. Cet énorme chantier comportait un canal principal de 28 km entre la prise d'eau de Saint-Jean-la-Rivière et l'église de Gairaut et trois canaux secondaires représentant 35 km aboutissant à Sainte-Hélène, Saint-Pierre-de-Féric et Cimiez auxquels s'ajoutaient 15 km de conduite en fonte pour l'alimentation des fontaines et bouches d'eau de la ville de Nice.
Pour franchir le vallon de Saint-Blaise, profond de 120 m, entre La Roquette-sur-Var et Saint-Blaise, le canal utilise le principe du siphon. Cet ouvrage exceptionnel, ainsi qu'une portion de son linéaire dans les vallons de La Garde et de Costa Rasta, sont inscrits à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

La Source, sculpture de Jean-Pierre Augier

Les sculptures de Jean-Pierre Augier, l'enfant du pays

« *La Source* » a été créée pour se souvenir que l'eau est à l'origine de la vie. Du même artiste, la fontaine adossée à l'église et datée de 1903 est décorée d'une fine sculpture représentant le saint patron du village. Jean-Pierre Augier réside au hameau de Saint-Antoine. Dans son atelier, il métamorphose depuis plusieurs décennies les vieux outils et les objets en fer et les transforme par assemblage en personnages ou en animaux en mouvement.
Ses créations prolongent l'existence de ces objets et la mémoire de ceux qui s'en sont servis pour leur inventer une autre histoire. En parcourant le canton de Levens, le visiteur croisera nombre de ses œuvres installées aux carrefours, sur les places des villages ou dans les églises. Elles confèrent à ce territoire une unité artistique exceptionnelle. Son fils Emmanuel sculpte la pierre. Il est l'auteur de l'étonnante sculpture éclairant le parking de Levens, baptisée *Le Vieux*, puzzle fait de 450 pièces.

Aspremont

ASPREMONT

La commune s'allonge sur le versant oriental de la basse vallée du Var. Son territoire de 944 ha est dominé à l'est par le mont Chauve (altitude 853 m) et est limité à l'ouest par les vallons du Magnan et du Donaréo qui se jettent dans la mer ou dans le Var. Au-dessus du quartier de La Treille, non loin de la chapelle Notre-Dame des Salettes, a été identifié un site antique nommé Aspremont moyen, dont les constructions étaient protégées par une enceinte ovale. À partir du XI^e^ siècle et jusqu'au début du XV^e^ siècle, le village se situe sur l'éperon qui se détache au sud du Mont Cima, à environ 800 m d'altitude. Il est protégé par un château dont il subsiste encore les ruines. Le nom d'Aspremont, qui viendrait d'*asper* et *mons*, c'est-à-dire « montagne rude », apparaît d'abord sous la forme d'Aspermun puis d'Aspermon. En 1426, le seigneur Ludovic Marquesan proposa aux habitants de déplacer le village car ils se trouvaient trop éloignés de leurs champs et dépourvus d'eau. Le 25 mai 1426, un acte notarié signé par les 240 chefs de ménage valida le transfert et les travaux commencèrent rapidement sur le nouvel emplacement. Les anciennes maisons furent démolies et les matériaux récupérés. Le nouveau village était achevé en 1438. L'olivier était la principale ressource des habitants et compensait l'aridité d'un terroir trop pentu. Cependant, la communauté d'Aspremont était riche de plusieurs « bandites », qui étaient des droits de pâturage sur des terrains communaux mais aussi privés, concédés à des éleveurs du haut-pays qui venaient y faire pâturer leurs moutons et leurs chèvres en hiver. Il s'agissait notamment de la bandite du mont Chauve, dont la surexploitation a durablement marqué son couvert végétal. Les deux hameaux d'Aspremont, Colomars, au sud-ouest, et Castagniers, au nord-ouest, finirent par rattraper le chef-lieu en population au milieu du XIX^e^ siècle et ils demandèrent leur érection en communes indépendantes, séparation qui devint effective le 2 juin 1874.

Église paroissiale Saint-Jacques-le-Majeur

Église paroissiale Saint-Jacques-le-Majeur

Avant le déplacement du village sur ce site, une chapelle dédiée à saint Jacques le Majeur existait à cet endroit, construite au moins vers 1325. Les archives indiquent qu'il s'agissait d'une annexe de Notre-Dame-des-Salettes et qu'elle dépendait de l'abbaye de Saint-Pons. Construit au bas du périmètre du nouveau village, l'édifice avait une fonction défensive en barrant partiellement l'accès le plus commode au mamelon, comme le suggèrent les meurtrières toujours visibles dans le mur gouttereau occidental. Peu après le milieu du XVI^{e} siècle, une reconstruction s'avéra nécessaire pour conférer à cette chapelle le statut de paroissiale car cette fonction venait d'être transférée en 1556 de Notre-Dame-des-Salettes à Saint-Jacques.
Le clocher fut exhaussé et coiffé d'une coupole dans la première moitié du XIX^{e} siècle, sans doute après 1808 car les maisons du voisinage, plus hautes, empêchaient le son de l'unique cloche d'être entendu aux alentours. Au cours de son histoire, il fut endommagé à plusieurs reprises par la foudre, en 1830, en 1878 et en 1921 (suivi d'un incendie).

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Jacques-le-Majeur

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Jacques-le-Majeur

La nef centrale est couverte de voûtes sur croisées d'ogives à nervures apparentes. Ayant un profil en boudin, celles-ci retombent sur des consoles moulurées parfois renforcées d'un culot. Seule la travée centrale présente une clé de voûte plate ornée d'un blason aux armes des de Villeneuve. Deux séries de colonnes, engagées dans des piliers massifs, séparent la nef des collatéraux. Les dates de 1556 et 1586 portées sur les colonnes indiquent probablement l'ouverture de l'édifice au culte puis son achèvement total. L'apparence actuelle de l'église résulte de travaux réalisés aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles.
En 1772, Antonio Spinelli établit un projet pour la reconstruction du clocher. En 1776, il rebâtit les voûtes et le retable du chevet, avec la participation des maîtres-stucateurs Molinari et Conza. Ces travaux expliquent les choix adoptés pour couvrir les collatéraux : voûtes d'arêtes sur les trois travées de droite, voûtes à pénétrations et à sillon central qui constituent une curiosité architecturale, sur les deux travées de gauche. En 1868 furent décidés la reconstruction de la voûte du collatéral occidental, qui n'avait pas la même hauteur que le reste de l'église, ainsi que l'aménagement d'une tribune. Le mobilier comporte une statue de saint Jacques le Majeur, en bois polychrome, belle œuvre fin XVII^{e}-début XVIII^{e} siècle, et la toile des *Âmes du Purgatoire*.

Façade de la chapelle Sainte-Croix

Retable du chevet

Chapelle Sainte-Croix, XVII^{e} siècle

Avant 1792, on dénombrait sept confréries religieuses à Aspremont. Celle des Pénitents blancs, dite du Gonfalon, était la plus importante. Elle regroupait depuis le début du XVII^{e} siècle les membres du village mais aussi ceux des hameaux de Colomars et de Castagniers. Outre leurs obligations religieuses, les pénitents assistaient les malades, accompagnaient les morts au cimetière et priaient pour eux. Leur chapelle était située dans la partie haute du village, rue Marius Ferrier. La façade, dépouillée, donne accès à une nef unique rectangulaire. Le centre du chevet conserve un retable de stucs et de gypseries, orné de faux marbres et dominé d'un fronton mouvementé peuplé d'angelots, remontant au XVIII^{e} siècle. Il encadre une « Crucifixion » avec Marie et saint Jean tandis qu'au pied de la Croix un saint Pierre remplace la Madeleine habituelle de cette iconographie. Il s'agit probablement du patron du donateur dont le buste figure dans l'angle inférieur gauche. Son costume de style Louis XIII permet de dater cette toile du milieu du XVII^{e} siècle. Magnifiquement restaurée en 1996 et 2005, la chapelle a conservé ses stalles en bois sculpté. C'est aujourd'hui un lieu culturel qui accueille à la belle saison peintres, sculpteurs et concerts.

La chapelle Saint-Claude et son porche

Retable du chœur

Chapelle Saint-Claude, 1632

La construction de la chapelle Saint-Claude, située en contrebas du village, est liée à l'épidémie de peste de 1631. Invoquant la triple protection des saints Claude, Roch et Sébastien, protecteurs avérés des épidémies, la communauté formula le vœu de construire une chapelle dédiée aux trois thaumaturges. Le terrain fut cédé par Annibal Borriglione, comte d'Aspremont. Le vœu précisait qu'un tableau réunissant les trois protecteurs serait placé sur le maître-autel. En 1632, la chapelle était terminée. Un vaste porche précède l'édifice. Une nef unique de deux travées est prolongée d'un chœur d'une demi-travée. Ces trois éléments sont couverts d'une voûte à pénétrations. Le grand retable à colonnes torses et fronton élancé orné d'anges est dû à une réfection du début du XIX^{e} siècle. Il contient au centre la toile réalisée selon le vœu, alignant les trois titulaires dont les noms sont portés en bas, de gauche à droite saint Roch, saint Claude et saint Sébastien. Le contexte historique permet de la situer en 1635. Le mobilier de la chapelle se réduit à une autre toile : une copie de *L'Immaculée* dite Soult, peinte par Murillo en 1678 pour la cathédrale de Séville et volée par le maréchal Nicolas Soult.

Maison natale de Xavier de Maistre

Maison de la famille de Maistre, rue Xavier-de-Maistre

Cette maison est le berceau de la famille de Maistre, niçoise par ses origines. Connue depuis le XVII^{e} siècle, elle s'était enrichie dans le commerce des étoffes. François-Xavier naquit à Aspremont le 20 novembre 1706. Avocat à Nice puis substitut de l'avocat des pauvres en 1730 et ensuite de l'avocat fiscal général en 1737, il fut nommé en 1740 sénateur à Chambéry puis président en second du Sénat de Savoie. Il fut fait comte par son souverain, le roi de Sardaigne, qui lui confia d'importantes missions. Il est considéré comme le meilleur spécialiste de l'ancien droit sarde. Ses deux fils, Joseph-Marie et Xavier, furent tous deux des écrivains célèbres. Joseph-Marie, comte de Maistre, ministre et ambassadeur, est connu pour ses écrits antirévolutionnaires. Xavier, officier de l'armée russe, devint un chimiste éminent puis se révéla comme un écrivain charmant et spirituel dans son *Voyage autour de ma chambre* qui obtint un succès populaire. Le fils de Joseph, Rodolphe, revint à Nice comme gouverneur de la division de Nice de 1838 à 1848.

Fontaine de la place Saint-Claude

Fontaine de la place Astraudo

Les fontaines

Jusqu'au début du XX^e siècle, Aspremont souffrait du manque d'eau. Les habitants du village s'approvisionnaient en puisant l'eau de pluie recueillie dans des citernes. À la fin du XVIII^e siècle, les consuls firent construire une fontaine et un lavoir contre la chapelle Saint-Claude, chichement alimentés par la source de la Treille, grâce à une canalisation longue de près de 800 m. Après avoir acquis la source du Tue, sur la commune de Castagniers, en 1898, la commune se préoccupa de raccorder le nouveau captage à l'ancienne canalisation pour fournir un peu plus d'eau à la commune, ce qui fut fait en 1904. Grâce à un siphon, l'eau parvint aussi en haut du village, sur la place Léandre Astraudo, desservant fontaine et lavoir. La plate-forme dominant cette place est celle de l'ancien château, datant du XV^e siècle, qui couronnait le village. En 1793, l'édifice, aux dimensions imposantes, fut abandonné à l'arrivée des troupes révolutionnaires françaises par son seigneur, Gaétan Lascaris. En mauvais état, ses pierres étant pillées pour les constructions alentour, notamment celle de la fontaine, le château fut finalement vendu à la commune le 21 septembre 1810 qui le rasa et aménagea une plate-forme à son emplacement, actuel terrain de jeu.

Panorama depuis la porte du château

Villevieille, ruines du château et de l'ancien village, XI^e^-début XV^e^ siècle

Les vestiges de l'ancien village d'Aspremont se trouvent sur l'éperon qui se détache au sud du Mont Cima. Sur le sommet lui-même, à 816 m d'altitude, on trouve les ruines du château auxquelles se raccrochent, étalés au sud-ouest sur la pente, les vestiges de l'enceinte du village selon un plan carré d'environ 100 m de côté. Le château est enfermé dans une enceinte oblongue, longue de 50 m et large de 10 à 15 m. Son pourtour s'adapte à la plate-forme rocheuse et des fossés, taillés dans le roc, l'isolent du reste de la crête, au nord-ouest et au sud-est.
Un bâtiment carré s'appuie contre cette enceinte, au nord-est.
À l'intérieur de l'enceinte, l'église, dédiée à sainte Dévote, est remarquablement bien conservée.
La première mention du château remonte au XI^e^ siècle, date à laquelle il est aux mains des Rostang, puissante famille ayant acquis des biens dans les environs de Tourrette-Levens.
Par la suite, il passa aux Chabaud, seigneurs de Tourrette-Levens, jusqu'en 1406, date à laquelle ils cédèrent leurs droits à Louis Marquesan, à qui le comte de Savoie inféoda Aspremont.
En 1438, le vieil Aspremont fut définitivement abandonné au profit d'un nouveau château et d'un nouveau village, implantés plus bas depuis 1426.

Abside de la chapelle des Salettes

Nef

Chapelle Notre-Dame-de-l'Assomption, dite des Salettes, vers le XI^{e} siècle

L'église Notre-Dame-des-Salettes est citée dès 1075 quand elle fut donnée à l'abbaye bénédictine Saint-Pons de Nice, devenant prieuré, puis elle succéda dans le rôle de paroissiale à l'église du castrum. En 1247, son prieur, Dom Raymond de Peille, jouissait des droits paroissiaux sur le village d'Aspremont.
En 1556, les fonctions paroissiales furent transférées de Notre-Dame-des-Salettes à l'église Saint-Jacques. C'est un édifice fortement remanié et probablement réduit que l'on voit aujourd'hui.
À l'extérieur, le mur gouttereau nord a conservé son homogénéité. Celui du sud a été partiellement reconstruit. La longue nef dépourvue de tout élément de division, très haute, est couverte en charpente apparente mais on peut penser qu'elle possédait autrefois un couvrement en voûte appareillée, désormais détruit.
Le chœur se présente sous la forme d'une abside sous cul-de-four. Aujourd'hui placé sur le mur nord, un tableau de style rustique devait s'y trouver. Il représente les saintes Pétronille et Claire devant l'Assomption. La chapelle abrite la sépulture du dernier comte d'Aspremont, Jules Caravadossi, ministre plénipotentiaire du roi d'Italie, décédé le 16 janvier 1918.

Caponnière du fort d'Aspremont

Les forts des monts Chauve d'Aspremont et de Tourrette, 1888 et 1891

Au début des années 1880, l'armée française décida de fortifier la frontière des Alpes-Maritimes afin de parer à une éventuelle attaque italienne ; les relations avec notre voisin transalpin s'étant progressivement dégradées. Nice bénéficia d'une véritable ceinture d'ouvrages conçus selon les principes du général Séré de Rivières. Les deux monts Chauve, celui d'Aspremont à 870 m d'altitude, et celui de Tourrette, à 784 m d'altitude, se virent coiffés de solides ouvrages défensifs. Le fort d'Aspremont fut réalisé entre 1885 et 1888. Il forme un hexagone très irrégulier et est entouré de profonds fossés dont la défense est assurée par des caponnières en béton armé dont la forme ressemble étrangement à des corps d'éléphants. L'ensemble est strictement interdit à la visite (il abrite des relais de communications et une balise de l'aviation civile) mais l'extérieur, parfaitement visible, donne une exceptionnelle impression de puissance. À l'arrière du fort, un pont à bascule permettait d'accéder à de vastes casernements protégés des tirs, et à une poudrière. Le fort du mont Chauve de Tourrette possède la particularité d'être entièrement creusé dans le rocher.
Entre les deux ouvrages, un tunnel, long d'une centaine de mètres, permettait de franchir à couvert le col de la Baisse de Guigo.

Castagniers

CASTAGNIERS

Comme celui de ses voisines, le relief de la commune de Castagniers est tourmenté. Depuis la cime du mont Cima, à 878 m d'altitude, jusqu'aux rives du Var, les collines sont profondément entaillées par les vallons de Porquier, de la Gorguette et de Donaréo. De petite taille (752 ha), la commune de Castagniers bénéficie cependant de surfaces fertiles relativement planes associées à des surfaces en pente. Dans la vallée du Var, des alluvions ont enrichi les terres protégées par l'endiguement. On ne connaît pas de forme ancienne au nom du village, formé du latin *castaneum* et des suffixes *arium* ou *aria*, ce qui signifie « lieu planté de châtaigniers ». L'habitat s'est développé sur les bords du Var et le long de la route reliant aujourd'hui Aspremont à Saint-Blaise. Le chef-lieu ne comprend que quelques constructions, dont les plus notables sont l'église Saint-Michel et la mairie. En contrebas de l'église, le hameau du Masage est la principale agglomération de la commune. L'histoire de la commune est liée à la famille Borriglione qui en conserva le fief jusqu'en 1792. L'indépendance de Castagniers fut acquise progressivement. Elle fut d'abord religieuse quand la chapelle Saint-Michel se vit érigée en paroisse le 22 août 1802, puis civile le 2 juin 1874 lorsque fut prononcée la séparation avec la commune d'Aspremont. La construction de l'actuelle route M14, tracée à flancs de coteaux au-dessus du hameau, facilita l'urbanisation. La population s'accroit régulièrement après avoir connu un étiage historique en 1946 avec seulement 350 habitants.

Église paroissiale Saint-Michel

Église paroissiale Saint-Michel, 1817

Au début du XIXe siècle, le hameau de Castagniers ne disposait que d'une chapelle champêtre remontant à la fin du XVIIe siècle, entretenue par la confrérie de Saint-Michel, l'une des sept confréries attestées à Aspremont. En 1810, profitant du Concordat signé en 1801 entre la France et la Papauté, 44 chefs de famille demandèrent par pétition la création d'une église paroissiale et s'engagèrent à verser 400 francs chaque année pour qu'un vicaire desservant y fasse résidence.
Sous le vocable de saint Michel archange, une église fut alors édifiée à cet endroit en 1817, à la place de la chapelle primitive. Le 23 février 1887, l'édifice fut fortement endommagé par le tremblement de terre : mur ouest lézardé, angle sud-ouest écroulé, partie supérieure du clocher coupée à la hauteur de la chambre des cloches, flèche prête à tomber… L'ensemble fut remis en état en 1891 ; on en avait profité pour refaire entièrement les fresques intérieures. Les archives mentionnent de nombreux travaux au XXe siècle : en 1902, installation d'une horloge sur le clocher de l'église (avec pose d'une plaque « conseil municipal de 1900 » toujours visible aujourd'hui), en 1911, réparation du clocher et de la toiture détruits par la foudre, en 1921 réfection des voûtes et du clocher, en 1966 de la façade et de l'escalier du clocher…

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Michel

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Michel

L'édifice conserve dans sa structure la tradition baroque des églises construites au XVIIIe siècle dans le comté de Nice. La nef unique de quatre travées reprend le principe de la travée rythmique qui alterne, à partir de l'entrée, deux travées courtes et deux larges. Le couvrement est différent selon la longueur des travées. Les travées larges sont approfondies de chapelles latérales à chevet plat. Le chevet est orné d'un retable très simplifié. Une grande croix de procession remplace le tableau disparu. Plusieurs toiles de qualité ornent l'église, datables du courant du XIXe siècle. Dans le chœur à gauche : *Saints Louis de Gonzague, Catherine d'Alexandrie et Roch* ; dans le chœur à droite : Vierge *et saints Thérèse d'Avila et Laurent* ; dans la nef *Saint Michel archange* datée 1818 ; *La Sainte-Croix adorée par saint Augustin et l'archange Gabriel accompagnant Tobie*, sans doute la meilleure œuvre de l'église ; enfin une toile qui pourrait remonter à la fin du XVIIe siècle, *Intercession de saint Nicolas de Tolentino pour les Âmes du Purgatoire*. L'aspect actuel de l'église date de 1998, date à laquelle fut réalisée une réfection intérieure complète.

Abbaye cistercienne Notre-Dame-de-la-Paix

Abbaye cistercienne Notre-Dame-de-la-Paix

Une communauté cistercienne est implantée à Castagniers depuis octobre 1930. Sur la route de Saint-Blaise, on découvre un ensemble de bâtiments au milieu d'une écrin de cyprès et d'oliviers… Un paysage ombrien tout en douceur et en pureté. L'histoire de la communauté remonte à 1865 quand Dom Marie-Bernard Barnouin, fondateur de la congrégation des Cisterciens de Sénanque, voulut créer une branche féminine, d'abord installée à Mane puis à Reillanne. En 1929, les sœurs firent l'acquisition d'une propriété agricole à Castagniers qu'elles aménagèrent en y faisant construire des bâtiments conventuels : église, cloître, chapitre, dortoir, hôtellerie sous la direction de l'architecte Henri Bret qui donna à l'ensemble un style néo-provençal très en vogue à l'époque. Le 12 octobre 1930, la vie régulière y était inaugurée et le 5 avril 1932, Mgr Rémond bénissait l'abbaye solennellement. La vie matérielle de la communauté fut très dure au début, l'ingratitude du sol se conjuguant avec la crise économique. La mère Marie-Marguerite eut alors l'idée, en 1950, d'installer un petit artisanat de chocolaterie qui permet aujourd'hui à la communauté d'assurer sa subsistance. Une grande partie des bâtiments a été restaurée en 2005. Ce lieu de prière et de méditation est un vrai paradis où la gourmandise est le seul pêché autorisé.

La scierie Spinelli

Hameau des Moulins

L'histoire industrielle du hameau est ancienne mais l'activité des moulins s'est surtout développée au XIX^{e} siècle.
À la Révolution, le baron d'Aspremont possède plusieurs moulins à cet endroit, mis en mouvement par un canal dérivant l'eau du Var. Au milieu du XIX^{e} siècle, c'est l'industriel Romain Grandis qui est propriétaire d'un ensemble comprenant moulins à huile et à farine, scierie et martinet. Au XX^{e} siècle, la vocation du hameau se maintint avec le développement de la scierie qui reçoit des arbres venant des forêts du haut-pays.
À côté, la famille Spinelli exploite le moulin à huile qui a bénéficié d'une importante modernisation en 1998, en remplaçant la presse par un système d'extraction en chaîne continue par centrifugation à deux phases. Les fruits sont broyés et malaxés en 45 minutes, puis la pâte est envoyée dans un décanteur ; les jus sont pompés et traités dans la centrifugeuse. Près de 300 producteurs défilent pendant la saison, y apportant plus de 250 tonnes d'olives.
L'activité du quartier s'est traduite par un accroissement de la population nécessitant la construction d'écoles pour filles et pour garçons en 1899 et en 1908, réunies dans un seul bâtiment en 1953.

Exploitation agricole de la plaine du Var

Exploitation agricole de la plaine du Var

C'est en 1845, sous le régime sarde, que commença l'endiguement de la rive gauche du Var, de Baus-Roux à la mer, mais l'entrepreneur fit faillite en 1849 en raison du manque de capitaux. Le Second Empire reprit cette entreprise dès la fin de l'année 1860 et mena à bien cet ambitieux projet. Une digue latérale au fleuve fut d'abord établie grâce à des blocs extraits des carrières de Baus-Roux et de La Gaude, apportés à l'aide d'une voie ferrée. Des digues perpendiculaires délimitaient des casiers que l'on combla progressivement en y faisant pénétrer l'eau du fleuve chargée de limon. Ce fut une réussite exemplaire par les résultats considérables obtenus. La vallée du Var était assainie et les terrains endigués furent dévolus à l'agriculture. Des maraîchers s'installèrent et mirent en valeur ce territoire en y cultivant les légumes vendus ensuite sur les marchés niçois. Progressivement gagnée par une urbanisation dévorante et désordonnée, la plaine du Var constitua jusqu'aux années 1970 un grenier d'une incroyable fertilité.

Nécropole de Nice

Nécropole de Nice, 1984-1989

Au nord du pont de la Manda, à la limite des territoires de Castagniers et de Colomars, la nécropole de Nice a été conçue par ses architectes, les membres du GRAU (Gruppo Romano Architetti Urbanisti) et Georges X. Marguerita, comme une ville des morts et non pas de la mort. Ils avaient imaginé un ensemble en pied et à flanc de colline, accueillant une acropole, une salle omni-cultes, un crématorium, les cimetières communaux de Castagniers et de Colomars ainsi que des bâtiments administratifs.
Même si un 1/8 seulement du projet d'origine a finalement été réalisé, l'ensemble est un élément remarquable de l'architecture contemporaine des Alpes-Maritimes. De loin, elle se signale par une haute muraille ajourée, percée de fenêtres ouvertes sur le ciel. Lorsqu'on pénètre à l'intérieur, on découvre une grande esplanade cernée de murs ajourés. Les tombes sont placées en pied et entre ces murs, desservies par des escaliers et des allées dallées. L'ensemble fait penser à un théâtre antique. Vue du ciel, la nécropole dessine une succession d'étoiles à huit branches enchâssées les unes dans les autres comme des poupées russes.

Colomars

COLOMARS

Dans le prolongement des collines niçoises, les 672 ha de Colomars sont situés entre la vallée du Var à l'ouest et le flanc du mont Chauve à l'est, avec une altitude moyenne comprise entre 200 et 400 m (le point haut est proche de la Bégude à 398 m). Le territoire communal est sillonné de nombreux vallons, dits « obscurs », abritant des réserves géologiques et botaniques exceptionnelles et bénéficiant du classement en zone « Natura 2000 ». Vers 1075, les seigneurs de Nice donnèrent à l'abbaye de Saint-Pons la moitié du terroir de *Columbaris* ; c'est la première mention du nom de Colomars qui viendrait du latin *colombarium*, c'est-à-dire « pigeonnier ». Ce domaine et la chapelle qui y sera élevée à une date inconnue faisaient partie du prieuré d'Aspremont. L'urbanisation s'est faite le long des crêtes où courent plus de 30 km de routes et de chemins. La croissance démographique de la commune fut importante dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, due notamment à une immigration piémontaise. En 1874, le hameau devint autonome, comme son voisin Castagniers. Le centre du village, rassemblé autour de l'église paroissiale et de la mairie, demeure éloigné des autres quartiers, celui de la Manda, au bord du Var, et celui de la Sirole vers Saint-Pancrace. Pour renforcer son chef-lieu, la municipalité a acquis l'ancien fort Casal et a doté ce site d'importants équipements sportifs, culturels et de loisirs. Autrefois, on vivait ici de la culture de la vigne et de l'olivier, supplantée partiellement par celle de l'œillet au XX^e^ siècle. Aujourd'hui, les cailletiers produisent toujours une huile à la saveur citronnée et anisée, recherchée par les fins gourmets. À l'aube du XXI^e^ siècle et en dépit de la proximité de l'agglomération niçoise, Colomars a su conserver son charme rural.

Église paroissiale de la Nativité de Notre-Dame

Église paroissiale de la Nativité de Notre-Dame, quartier de la Madone

La date de construction de la première chapelle est difficile à préciser. Elle apparaît dans quelques documents tardifs. Ainsi, en 1652, les archives mentionnent « *la capella della Vergine Santissima* », en 1743, la chapelle de Colomars, en 1764, la chapelle de « la Nativité de Marie du quartier de Colomars ». En 1787, les recteurs laïcs sollicitent du Sénat l'autorisation de reconstruire le clocher. Enfin, le 24 février 1797, suite à une supplique des habitants, le vicaire-général du diocèse érige la chapelle champêtre de Colomars, dédiée à la Nativité de la Vierge, en paroissiale foraine. Au début du XIX^{e} siècle, une nouvelle construction fut décidée en raison de l'augmentation de la population. Sa réalisation par tranches, achevée en 1830, explique certaines irrégularités architecturales.
Il fallut attendre 1863 pour reconstruire le clocher, date gravée sur sa girouette. La paroisse devint indépendante en 1846.
À proximité de l'église se trouve le monument aux morts sur lequel figurent les noms des 15 Colomarois morts lors du conflit de 1914-1918 et celui de Pierre Braquet, décédé lors de la guerre avec la Chine en 1885 ! Le cimetière actuel date de 1911.

Nef

Chœur

L'intérieur de l'église paroissiale de la Nativité-de-Notre-Dame

L'église présente une nef de deux travées voûtées en berceau plein cintre à pénétrations. Le vaisseau central est flanqué de deux collatéraux de même longueur couverts de voûtes d'arêtes. De part et d'autre ont été rajoutées des chapelles latérales modernes, couvertes d'une voûte dite « en arc-de-cloître ».
Le chœur à chevet plat, légèrement resserré par la saillie des pilastres, a reçu une voûte d'arêtes.
Le maître-autel de marbre blanc, installé en 1927, a été détruit.
La sacristie a été aménagée derrière le chœur, en raccourcissant celui-ci, sans doute en 1901. Trois toiles sont à relever *:* *Saints Antoine ermite et Jérôme pénitent*, par Cuggia (1746), *Mort de saint Joseph et Âmes du Purgatoire* par Carolus Ichardi (1803) et *Saint Erige ressuscitant un enfant mort-né*, anonyme non daté. Le chemin de croix a été réalisé par des artistes de Colomars d'après l'œuvre originale d'Eugène Kasimirowski.
La tribune est soutenue par d'intéressantes consoles en bois sculpté à figures humaines. Lors d'un chantier école réalisé en 2011-2012, l'église a été entièrement restaurée.

Mairie

La mairie (1928-1993) et la place Plesent

Depuis 1928, la mairie est installée au carrefour des routes de Nice et d'Aspremont au quartier des Cabanes.
C'est une ancienne propriété agricole léguée par l'ancien maire Étienne Curti, entièrement réaménagée en avril 1993.
Sur la place Plesent se trouve une superbe fontaine qui rappelle que Colomars a longtemps souffert de la sécheresse.
En été, les sources se tarissaient et les puits étaient à sec.
En 1901, la commune fit l'acquisition d'une source au quartier de Magnan. Il fallut ensuite creuser entre 1902 et 1907 une galerie de captage longue de 180 m, puis réaliser le raccordement avec les différents hameaux à la veille de la première guerre mondiale.
La source du Magnan demeura la seule à alimenter la commune jusqu'à la création du réseau général par le Syndicat intercommunal d'irrigation des hauts-plateaux du canton de Levens en 1935, sous l'impulsion de Joseph Raybaud, alors maire de Levens.

Chapelle Saint-Roch, façade

Nef

La chapelle Saint-Roch et le quartier de la Sirole

Situé chemin de la chapelle, ce lieu de culte est l'âme du quartier de la Sirole habité par près d'un tiers des Colomarois. En 1853, les habitants du quartier réclamèrent la construction d'un lieu de culte en raison de l'éloignement du chef-lieu et de sa paroissiale. La construction d'une chapelle fut entreprise en 1855 et, le 20 novembre 1857, elle fut bénie et placée sous le titre de saint Roch. En 1872, une nouvelle statue de saint Roch fut acquise : elle est encore conservée aujourd'hui. La chapelle est un modeste édifice rectangulaire. Sa façade encadrée de pilastres est surmontée d'un clocheton. La nef unique de deux travées est prolongée d'un chœur en abside tandis que sa voûte surbaissée a l'aspect d'un plafond. Deux niches abritent les statues en bois polychrome de la Vierge et de saint Roch. Une plaque rappelle les noms de quatre enfants de la Sirole morts pour la France. En 1982, pour célébrer le 125e anniversaire de cette construction, une restauration d'ensemble fut réalisée. Non loin de là, l'unique place du hameau de la Sirole jouxte l'école communale. C'est là que se déroulent le 16 d'août les festivités qui suivent la traditionnelle procession de la Saint-Roch.

Gare de La Manda

Le hameau de La Manda, fin XIX^{e} siècle

Le hameau s'est développé avec l'arrivée du chemin de fer à voie métrique construit par la Compagnie des chemins de fer du Sud de la France. C'était un important nœud ferroviaire qui permettait de relier d'une part Nice à Meyrargues par Grasse et Draguignan, d'autre part Nice à Digne. Le site avait été choisi par l'autorité militaire car, éloigné de la côte, il ne pouvait être bombardé par des navires de guerre ennemis. Le premier train reliant Nice à la gare de la Vésubie passa à La Manda le 7 juin 1892.
La voie ferrée formait à la hauteur de La Manda un entrelacs de voies qui assuraient l'embranchement avec la ligne de Grasse. La voie passait devant la gare puis s'élevait grâce à une rampe pour franchir le Var sur la partie supérieure d'un pont métallique (livré en 1890 puis endommagé en 1944 et reconstruit en 1967), long de 400 m, qui permettait la circulation routière sur une chaussée inférieure. Sans fonction ferroviaire depuis 1962, la gare, avec ses pans de bois ourdis de briques, sa remise à locomotives et son buffet, rappelle le rôle joué par le hameau jusqu'en 1944, date de la destruction de la ligne Nice-Meyrargues.

Mont Férion
La Vésubie
Levens
Plan du Var
Baus-Roux
Pont Charles Albert
Sainte Claire
Le Paillon de Contes
La Roquette
sur-Var
St Antoine
Saint-Martin
du-Var
St Joseph
Saint-Blaise
Plan d'Arnou
Monastère ND de la paix
Le Var
Les Moulins
Castagniers
Tourrette
Levens
Aspremont
Mont Chauve
Mont Chauve de Tourrette
d'Aspremont
Colomars
Pont de la Manda
Le Var
A8

Pour en savoir plus :

Pierre-Robert Garino, *Aspremont, Castagniers, Colomars. Cronica dei Aspermontan, Castagnerenc e Couloumassie*, Éd. Serre, Nice, 1992

Louis Trastour, *Aspremont mon village*, *Nice Historique* - n° 2 - avril à juin 1971

Simone Cateland-Massena, *Le château médiéval de Saint-Blaise*, *Le Sourgentin,* juin 2012

Pierre-Robert Garino, *La Roquette-Saint-Martin. Crounica dei Rouquetan e San Martinenc*, Éd. Serre, Nice, 1994

Michel Bottin, *Saint-Martin-du-Var et mille ans d'histoire*, Éd. Serre, Nice, 1994

Michel Bottin, François Zucca, Émile Girard, 1867-1987.
La commune de Saint-Martin-du-Var a 120 ans, Nice, 1987

Pierre-Robert Garino, *Levens. Crounica dei Levensan*, Éd. Serre, Nice, 1995

Pierre-Robert Garino, *Tourrette-Levens, Crounica dei Tourrettan*, Éd. Serre, Nice, 1992

Luc Thévenon, *Les Arts sacrés de Tourrette-Levens, Nice-Historique*, n° 3-4 - juillet-décembre 2007

Carte IGN Top 25 3741 et 3742

Infos pratiques :

Pour connaître la liste et les conditions d'accès aux musées et aux différents édifices patrimoniaux (certains ne sont pas visitables), vous pouvez joindre :

Mairie d'Aspremont : 04 93 08 00 01

Mairie de Castagniers : 04 93 08 05 11

Mairie de Colomars : 04 92 15 18 50

Association touristique du canton de Levens : 04 93 08 76 31 / atclsecretariat@gmail.com/cantondelevens@gmail.com

Office de tourisme de Levens : 04 93 79 71 00 / www.levenstourisme.com (circuit fléché, audio-guides et flash-codes)

Musée de la Préhistoire et musée des Métiers traditionnels de Tourrette-Levens : 04 97 20 54 60 (entrée gratuite)

Musée d'Histoire naturelle de Tourrette-Levens : 04 93 91 03 20 (entrée gratuite)

Mairie de Saint-Blaise : 04 93 79 72 93 / accueilmairiesaintblaise06@orange.fr

Avertissement

Les toponymes utilisés pour cette brochure sont ceux de l'Institut géographique national.

Conception et rédaction des notices :

Service du patrimoine culturel du Conseil général des Alpes-Maritimes
(Sylvie de Galléani et Jérôme Bracq) et Luc Thévenon
Tél. : 04 97 18 63 01

Crédits photographiques :

Patrice Pelliccia, Sylvie de Galleani, Jérôme Bracq,
Valéry d'Amboise (page 76), Jean-Claude Poteur (pages 36 et 41)

Nous tenons à remercier les maires, leurs adjoints, les offices de tourisme,
les responsables des paroisses, les pères Alain Kadhi, Benoît Parent, Achille Wouawawe,
et les responsables des édifices cultuels ainsi que toutes les personnes
qui ont contribué à la préparation de cette publication.

Ce catalogue a été imprimé sur les presses
de l'imprimerie Trulli, Vence
en ce mois de novembre 2014

Dépôt légal : novembre 2014

Prix de vente : 4 €

Les brochures « Passeurs de mémoire »
sont consultables en ligne sur le site
cg06.fr

ISBN : 978-2-9519981-5-5

CONSEIL GÉNÉRAL
ALPES-MARITIMES